Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
121e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **1914-1918**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **Collection Jean-Luc Dron**
Référence : **IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT**	Transcripteur : **Guy DELAVOIS** Date : **2011**

Ancestramil

HONNEUR ET PATRIE

HISTORIQUE

DU

121e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PENDANT

LA GUERRE 1914-1918

Ancestramil

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-SRASBOURG

HISTORIQUE

DU

121e RÉGIMENT D'INFANTERIE

LA MOBILISATION

Le régiment venait à peine d'arriver au camp de Bourg-Lastic, où il devait exécuter des tirs, quand il reçut l'ordre de rejoindre Montluçon ; la période d'extrême tension politique venait de commencer ; la guerre ne faisait plus de doute pour personne.
Le 2 août, à 5 heures du soir, ordre de mobilisation générale. La caserne du 121e R.I. devient aussitôt une véritable fourmilière. Les réservistes affluents. Ils ont tout quittés, mère, sœur, femme et enfants, et savent ce que la France attend d'eux.
Simplement, sans un murmure, sans un regard en arrière, les braves paysans et ouvriers de l'Allier et du Cantal ont abandonné le village natal, les paysages qui leur sont chers, la moisson prête à couper, l'usine où l'on travaillait courageusement. Ils arrivent au quartier ; c'est pour eux comme un retour dans une ancienne famille à laquelle ils sont fiers d'avoir appartenus et qu'ils sont heureux de retrouver. Le moral est très haut ; l'air de résolution qu'expriment tous les visages fait plaisir à voir.
Les opérations d'habillement, d'équipement et de mise au point définitive des compagnies sont exécutées rapidement, dans l'ordre le plus parfait et, le 6 août, le colonel **TRABUCCO** passe au Champ de courses la revue du régiment sur le pied de guerre. Quel sentiment d'inébranlable confiance fais naître dans tous les cœurs la vue de cette magnifique phalange, prête pour la bataille et serrée autour de son drapeau !
Le 7 août, l'embarquement commence. Le trajet de la caserne à la gare est une marche triomphale. Montluçon aime son régiment et sait lui témoigner sa profonde affection par la façon dont elle l'acclame et lui fait ses adieux. Nous sommes couverts de fleurs, chaque officier, chaque soldat a son bouquet, les vivats retentissent et, dans un geste charmant d'adieux à ceux qui vont combattre pour elles, les Montluçonnaises, à pleines mains, envoient des baisers !
Le train part. Dans toutes les gares, à tous les passages à niveau, les ovations continuent ; ce sont toujours des vivats, des acclamations et des fleurs. Pendant ces inoubliables journées, la population de la France est accourue de toutes parts le long des voies ferrées pour encourager de sa présence et de ses vœux ses enfants qui courent sus les Allemands. Il semble que l'on sente battre et vibrer le cœur de la patrie.
Des horizons inconnus défilent devant les yeux des hommes ; on a brûlé les stations, traversé de grandes villes, pris le café dans des haltes ménagées le long du parcours. Tout a été prévu, tout se déroule sans le moindre heurt, suivant le plan adopté et, d'une allure continue, fidèle à l'horaire, le train monte vers le nord-est.
Dans la nuit du 8 au 9 août, débarquement à Girancourt, un tout petit village à 10 kilomètres à l'ouest d'Épinal. Le cantonnement est préparé. De braves paysans de l'endroit sont venus, malgré l'heure tardive, attendre le régiment. Ils accompagnent les sections dans leurs cantonnements, empressés à rendre service.

Les deux autres bataillons arrivent à leur tour et cantonnent à Hadoncourt, Harol, Le Mesnil et La Rue. Dès le 11 août, le régiment, reposé du long trajet en chemin de fer, est prêt. Une série de marches commence qui vont l'amener au contact de l'ennemi.

LA BATAILLE DE LORRAINE

Combien pénibles, ces marches de quatre jours précédent le premier engagement ! Et comme le paysage est différent des environs de Montluçon ! Ce sont les Vosges ; on se trouve au milieu des sapins et des bruyères, on traverse de jolis villages, coquets et riants dans la verdure, tout inondés de lumière sous le soleil accablant. Par cette température torride, la marche est dure pour l'homme qui, hier encore, revenait tout tranquillement du travail au pas lent de ses bœufs. On arrive au cantonnement, les pieds terriblement endoloris, qu'à la tombée de l nuit : il faut repartir le lendemain de très bonne heure, avec un repas des plus modestes, car le ravitaillement n'arrive que fort tard et n'est guère abondant. Ce sont les premiers ennuis de la guerre ; on en prend gaiement son parti.

En trois jours, après avoir cantonné successivement à Thaon-les-Vosges, le 11 août, puis, le 12, un peu au sud de Rambervillers, vers Vomécourt où l'on entend pour la première fois gronder le canon dans le lointain, le régiment arrive le 13 au soir dans la région de Raon-l'Étape où le 2e bataillon relève au nord de Neufmaisons, vers Pexonne, les avant-postes du 20e bataillon de chasseurs à pied, les deux autres bataillons s'installent au bivouac dans le bois au sud de Neufmaisons.

Le 14 au matin, l'ordre arrive que l'armée va prendre l'offensive sur tout le front. La 51e brigade doit marcher sur Cirey par Péronne, Badonviller et Bréménil, deux bataillons du 121e R.I. en tête.

Le Régiment traverse Péronne dont les habitants, heureux de voir les soldats français, manifestent de tout cœur leur joie. Une belle fille vient, d'un mouvement spontané, embrasser le capitaine qui marche à la pointe d'avant-garde.

Dés la sortie du village, les premiers éclaireurs reçoivent le baptême du feu ; quelques fusants qui éclatent d'ailleurs beaucoup trop haut, tandis que, vers la gauche, sur le front de la 25e division, on entend gronder le canon et crépiter la fusillade.

Malgré une canonnade assez sévère, l'avant-garde atteint Badonviller. Première et navrante vision de la guerre ! Un des quartiers de la ville est entièrement brûlé ; çà et là des maisons flambent encore ; les bouteilles de champagne vides, en nombres considérable, jonchent le sol des rues et des groupes de femmes épouvantées viennent raconter les atrocités commises par les Allemands la nuit précédente.

Mais la situation presse, il faut repartir. Le régiment débouche de Badonviller en formation préparatoire de combat, le 3e bataillon en colonne double derrière le bataillon d'avant-garde, le 2e bataillon en réserve.

La chaleur est accablante ; les sections, en petites colonnes, serpentes à travers les blés ; la gorge est sèche, la tête lourde, et les fusants continuent à éclater, trop haut, heureusement.

Le Combat de Petitmont.

Vers 15 heures, l'avant-garde arrive à Petitmont, un habitant du village, fortement troublé, s'adressant au colonel, l'invite à être très prudent, lui disant que l'ennemi masse des forces importantes dans le bois au nord de Petitmont avec de l'artillerie établie dans des retranchements défilés. Le colonel donne l'ordre au 3e bataillon de se porter sur la Haie de Tracey, d'en border la lisière nord-est face à Cirey, et lui recommande de ne pas s'engager plus en avant sans nouveaux ordres.

La pénétration du 3e bataillon dans le bois de la Haie de Tracey donne naissance à une vive fusillade. Il est tard, la nuit approche, quand brusquement, sur la gauche, un clairon scande les notes en fiévreuses de la charge. L'impatience de joindre l'ennemie est telle qu'aussitôt un immense « hourrah » monte de la plaine et que, sans autres ordres, furieusement, les deux bataillons s'élancent à l'ennemi la baïonnette haute. Une vive fusillade se déclenche, les mitrailleuses ennemies entrent violemment en action, d'énormes obus, les premiers « gros noirs » éclatent avec

fracas et, dégageant d'épaisses colonnes de fumée noire, tombent sur Petitmont et sur le plateau au nord du village.
A travers les éclatements, dans le claquement infernal des balles, le régiment va toujours de l'avant. Le sergent **GRESSAUD**, de la 5e compagnie tombe mortellement frappé au moment où, voyant ses hommes hésiter, il se lève bien droit et crie « En avant ! C'est pour la France ! » Un clairon dont on n'a pas conservé le nom, blessé, couché sur le côté, continue à sonner la charge. Aux camarades qui veulent le secourir, il demande : « Continue-t-on à avancer ? » et, sur leur répons affirmative, dit simplement : « Dans ce cas tout va bien ! Qu'on me laisse tranquille ! »
Le sabre haut ; imperturbables en avant de leur troupe, les officiers commandent avec le même sang-froid qu'à la manœuvre. Quelques-uns d'entre eux, quoique blessés, continuent à aller de l'avant, et c'est avec des sections de plus en plus décimées que l'aile gauche du régiment arrive jusqu'à la rive gauche de la Vezouse.
La nuit tombe, la fusillade s'éteint, la plaine est jonchée de morts et de blessés ; l'ordre est donné de se replier sur Petitmont. Journée sévère qui coûte au régiment 3 officiers et 53 hommes tués, 11 officiers et 327 hommes blessés. Les commandant **BERNARD** et **ROY** ont été tués en entraînant héroïquement leurs bataillons à l'assaut.
La nuit se passe à enterrer les morts, à relever les blessés et à remettre de l'ordre dans les unités. Le 15 et 16, on bivouaque dans les bois de Petitmont, et, le 17, on reprend la marche en avant par Val, Châtillon, La Fraimbole et Saint-Quirin-sur-Voyer.
A 9 heures, le régiment présente les armes au passage de la frontière, puis traverse Saint-Quirin, où le drapeau tricolore flotte déjà sur le clocher, et s'installe le soir du 17 en cantonnement d'alerte à Vasperviller, où il est reçu à bras ouverts par les habitants. Le 17, on atteint Niederhof et Halmoze et, le 19 au soir, on bivouaque aux abords de Voyer.

Combat d'Hartzwiller

Le 20, la 51e brigade, appuyée par cinq groupes d'artillerie, attaque sur Hartzwiller et Plaine-de-Walsch, le 121e R.I. à gauche, le 105e R.I. à droite. L'attaque part à 14h 40. Le bataillon **BARANGER** (2e) monte à belle allure les deux kilomètres du glacis qui sépare Voyer d'Hartzwiller, aligné comme à la manœuvre, dans un ordre splendide qui fait l'admiration des artilleurs assistant au spectacle. A sa gauche, le bataillon **LAVERGNE** (3e) débouche du bois de Nitting et, gagnent du terrain au nord. La nuit vient, on bivouaque sur les positions atteintes, 2e et 3e bataillons en avant, le 1er à Hartzwiller.
A minuit, le colonel reçoit l'ordre de se replier sur Voyer. Les 2e et 3e bataillons exécutent le mouvement, mais le 1er, qui a été fortement engagé à la lisière sud d'Hartzwiller, doit lutter pendant toute la journée du 21 et ne peut se dégager qu'assez tard dans la nuit du 21 au 22 au prix de pertes sévères. Le capitaine **BABIE**, blessé au pied, fait sur les genoux plusieurs kilomètres souffrant horriblement, pour éviter d'être fait prisonnier. Le Capitaine de **LANTIE**, grièvement blessé, assure le repli de ses hommes et refuse de se laisser emmener, disant qu'un Alsacien doit mourir sur la terre d'Alsace. Le lieutenant **TRABUCCO**, fils du colonel, tombe en héros, mortellement atteint alors que debout, sous une grêle de balles, la cigarette aux lèvres, souriant, il désigne avec le même calme qu'il l'eût fait à l'exercice, les objectifs à ses tirailleurs.
Les combats des 20,21 et 22 août coûtent au régiment 3 officiers et 48 hommes tués, 2 officiers et 198 hommes blessés.
Le 20, la division continue son mouvement de retraite. Le régiment traverse de nouveau Voyer**.** Vision sinistre ! Des maisons sont éventrées par les obus, d'autres brûlent, des chevaux blessés perdant leurs entrailles, fous de douleur, courent à travers les rues, et, sous les obus qui tombent en pluie, les brancardiers relèvent les blessés que l'on entend gémir et crier ! Le 23, le régiment cantonne à Rambervillers après une bien triste étape. C'est tout le long de la route, l'exode lamentable des habitants qui fuient devant l'envahisseur : la vieille grand-mère infirme, juchée sur la voiture que trainent les petits enfants ; le vieux curé aux cheveux blancs qui, emmené par ses paroissiens, se retourne encore pour regarder une dernière fois sa vieille église où, demain, seront

logés les chevaux des barbares. Pourtant, malgré ce spectacle attristant, malgré les pertes subies, les fatigues de dures étapes, l'ignorance des événements, malgré surtout cette retraite incompréhensible, le moral du régiment ne faiblit pas un instant. Du 24 août au 1er septembre, il affirme hautement sa bravoure et sa vaillance en combattant tous les jours pour disputer âprement et pied à pied le sol de la France aux envahisseurs.

Combats sur la Mortagne.

Le détail complet de ces actions successives dépasserait les limites de ce récit. Nous n'en donnerons qu'un résumé succinct.
Le 25 août, le 2e bataillon attaque le bois des Aulnes et subit de grosses pertes. Le 26, toute la division reprend l'offensive ; le 1er bataillon exécute une brillante attaque sur Saint-Maurice et, le même jour, le 3e bataillon, après une série de déplacements qui ont mis les hommes à bout de souffle, est attaqué par de fortes colonnes allemandes dans le bois de la Grande Coinche. Il les contient héroïquement et ne se replie qu'à bout de cartouches. Quelques heures après, il contre-attaque avec le 71e bataillon de chasseurs et réussit à dégager deux batteries françaises qui, ne pouvant atteler sous le feu, allaient être prises.
Le 27, les 2e et 3e bataillons attaquent à la baïonnette le bois de la Grande Pucelle, qu'ils ne peuvent enlever malgré la fougue de leur élan. L'attaque est reprise le 28 par ces mêmes bataillons qui, cette fois, réussissent à atteindre la lisière nord-ouest du bois et s'y maintiennent.
Cette série de combats du 24 août au 1er septembre coûte au régiment 2 officiers et 85 hommes tués, 9 officiers et 155 hommes blessés.
Journées d'héroïsme où les hommes exténués, mal ravitaillés, n'ayant que quelques boites de conserves distribuées parcimonieusement le soir à quelques coin de bois, sans pain, sans abri, harcèlent l'Allemand et le maintiennent sans qu'il puisse avancer sur les hauteurs qui dominent la Mortagne, au nord de Roville-aux-Chênes, tandis que plus au nord, au Grand-Couronné de Nancy, le général de **CASTELNAU** lui inflige une sanglante défaite.
Du 1er au 8 septembre, le régiment reste aux environs immédiats de Rambervillers, où il organise une position de deuxième ligne. Il y est copieusement « marmité » par obus de très gros calibre qui lui font subir des pertes sévères ; un de ces obus, tombe dans la cour d'une maison, tue à lui seul, 27 hommes dans une section !
Dans l'après-midi du 6, on relève le 139e R.I. dans le bois d'Anglemont et à la ferme Méthendal. L'ennemi n'avance plus, la bataille de la Marne a commencé. Des bords de l'Ourcq jusqu'à Verdun l'immense front est en feu et le haut commandement allemand sent venir la défaite. Devant le régiment, l'activité ennemie ne se manifeste plus que par le tir de son artillerie où le 210 domine. Les « gros noirs » arrosent inlassablement le bois que survolent déjà les avions ennemis. De notre côté, des patrouilles audacieuses sont poussées chaque nuit en avant du front ; les renseignements qu'elles rapportent donnent la certitude que l'ennemi se terre devant nous.
Le 9 septembre, le régiment reprend le mouvement d'un vigoureux élan. La 11e compagnie entre dans Anglemont et s'y maintient jusqu'à ce que, les éléments de droite n'ayant pu progresser, elle reçoive l'ordre de se replier. Elle le fait en excellent ordre, sous la protection de la section du sergent-major **GRAND**, dont le calme, le sang-froid et l'habilité manœuvrière sont particulièrement remarqués.
Le 10, avant le jour, sous une pluie battante, la 26e division est relevée par le 71e R.I. Le régiment va cantonner à Padoux et, dans la nuit du 12 au 13, une nuit d'encre, sous une pluie diluvienne, il s'embarque en chemin de fer à Darnieulles**.**

LES COMBATS DANS L'OISE

Les trains qui emportent le régiment remontent dans le nord-ouest. Dans les gares des grandes villes où l'on s'arrête, les gens viennent regarder curieusement ces soldats qui, revenant de la bataille, ont

vu la mort en face et qui, pour le moment, le bidon en bandoulière, aussi gaie et joyeux que si de rien n'était, se dirige tranquillement vers le buffet en quête de l'indispensable « pinard ».
Le 14 septembre, on arrive à Creil. Le train s'arrête en pleine voie aux abords de la gare que l'ennemi a évacuée depuis quelques jours à peine, et l'on débarque.
Les nouvelles sont bonnes ; l'ennemi, battu sur la Marne, et en retraite sur tout le front ; la poursuite commence.
La Ve armée, s'est heurtée le 14 à une résistance au nord de l'Aisne. Elle doit continuer son mouvement offensif en cherchant à déborder l'ennemi par sa droite, le 13e C.A. couvrant le flanc gauche de l'armée.
Après avoir cantonné le 14 à Liancourt, le 15 à Lachelle où l'on n'arrive qu'à 11 heures du soir, le régiment se dirige le 16 sur Coudun. Grand' halte près de Melicocq. Au moment où l'on déguste les derniers quarts de « Jus » quelques 77 arrivent tout près des faisceaux, comme pour avertir de ce que l'ennemi n'est plus bien loin ; en effet, ses avions surveillent très activement nos mouvements.
La marche continue ; l'Oise est traversée au pont de Montmacq, et l'on arrive le soir à Saint-Léger-aux-Bois, où l'on cantonne.

L'affaire de Carlepont.

Le 17 au matin, parvenu à la lisière du bois d'Ourscamp, le 121e R.I. reçoit l'ordre d'attaquer le saillant nord-est du village de Carlepont et la ferme de la Bellourbe, prolongeant à droite l'attaque du 105e R.I. A peine a-t-il débouché au bois qu'il est salué par une volée de balles. La fusillade ennemie augmente rapidement d'intensité et atteint une extrême violence. Les 2e et 3e bataillons, pris sous un feu d'enfer qui leur fait subir des pertes sévères, parviennent à atteindre leurs objectifs et à s'installer au nord de Carlepont, tandis que le 1er, qui s'est engagé dans le bois, est fusillé presque à bout portant par des feux venant de la direction des Cloyes**.** Chaude affaire qui coûte au régiment 33 tués et 195 blessés.
La lutte dure toute la matinée et, dans la soirée, la pluie, qui tombe depuis l'aube, devient si torrentielle que le calme se rétablit peu à peu et devient enfin complet. On en profite pour creuser quelques tranchées et se ravitailler en munitions.

Le 18, l'ordre arrive de se replier sur Tracy, mais, dés 5 heures, les Allemands contre-attaquent violemment Carlepont, qui est si vivement pressé que, pour n'être pas faits prisonniers, les hommes d'une section de la 11e compagnie doivent sauter par les fenêtres des maisons qu'ils occupent.
Le replie s'effectue en bon ordre, par échelons, comme à la manœuvre et, à la tombée de la nuit, le régiment se trouve à Ollencourt, où il cantonne. Il en repart le 19 à 1 heure du matin et, toujours sous la pluie, traverse la forêt de l'Aigle dont les chemins ne sont plus que des fondrières remplies de boue. Marche des plus pénibles pour le régiment qui, depuis son arrivée dans l'Oise, n'a pas eu un moment d'arrêt, s'est déplacé tous les jours en livrant des combats sévères et meurtriers et, dont les hommes sont à l'extrême limite de leurs forces. Ils font cependant preuve d'une énergie presque surhumaine. Malgré la boue, il n'y a pas eu un trainard et, dès le petit jour, tout le monde se retrouve au pont de Thourotte.

Les deux journées de combat à Carlepont nous ont coûté :
1 officier et 37 hommes tués.
3 officiers et 193 hommes blessés.
4 disparus.

L'attaque sur Lassigny.

La marche est continuée sur Annel. Des rafales d'obus, venant de la direction de Montigny, nous fait subir quelques pertes et l'on cantonne le soir du 19 à Villers-sous-Coudun et Vandélicourt.

Le 20, le 13e C.A. reprend son mouvement offensif sur la région Belval – Lassigny, en direction général de Guiscard. Le 121e R.I. se porte à Mareuil et, dans la soirée, le 1er bataillon, en liaison avec le 105e R.I., attaque Plessier-de-Roye, qu'il enlève sans coup férir.
Le lendemain, le 2e bataillon attaque Lassigny et, grâce à une progression méthodique, arrive à 500 mètres du village, mais le feu de l'ennemi est si intense qu'il doit s'arrêter et se cramponner au terrain en creusant hâtivement des tranchées dans la position couchée.
Du Plessier à Lassigny, le terrain à peine ondulé procure à l'ennemi un champ de tir idéal et tout mouvement dans les blés où les hautes herbes attirent instantanément une volée de balles.
A 15h 30, le 22, nouvelle attaque sur la station de Lassigny, exécutée par le 2e bataillon qui ne peut atteindre l'objectif et doit se clouer au sol, dans une situation peu enviable ; les hommes sont obligés de s'incruster dans la terre, sans pouvoir remuer, le mouvement le plus léger étant immédiatement salué par une vive fusillade.
Le 23, le 121e R.I. passe en réserve de division et le 1er bataillon se porte au parc du château du Plessier pour soutenir une attaque que doit exécuter le 105e R.I.
Le 24, pendant que le 105e R.I. attaque Lassigny, avec un soutien de trois compagnies du 1er bataillon, la grosse artillerie allemande bombarde violemment le château et le saillant du parc face à Plessier.

Les pertes occasionnées par ce bombardement sont de :
1 officier et 18 hommes tués et 12 soldats blessés. On cantonne le soir à Canny pour aller le lendemain à la Ferme sans nom – bois des Loges.
Les pertes du 20 au 25 septembre sont de :
1 officier et 40 hommes tués.
2 officiers et 71 hommes blessés.
2 disparus.

_____

.

LES COMBATS DE LA SOMME

Le 25 septembre à 17h 30, arrive l'ordre d'aller constituer une réserve générale d'armée. Aprés une marche de nuit extrêmement pénible, l'état-major, les 1er et 3e bataillons arrivent à Roye**,** à 1 heure du matin. Le 2e bataillon reste à Lassigny, dans les tranchées qu'il a creusées sous la fusillade. Il demeure éloigné du régiment jusqu'au 4 novembre.
Le 26 septembre, les deux bataillons arrivés à Roye dans la nuit participent à une attaque exécutée par la 39e division sur Gruny-Crémery. Pris à partie par les mitrailleuses ennemies sur l'immense glacis qui précède Gruny, le bataillon de tête doit s'arrêter et, là encore, se clouer au sol après être parvenu jusqu'à le ferme de l'Abbaye.
L'attaque sur Gruny est reprise le 27 septembre. Le 1er bataillon, qui tient depuis la veille la ferme de l'Abbaye, attaque avec décision. Voyant l'ennemi évacuer une de ses tranchées, la compagnie **VIVIER** (2e) s'élance à sa poursuite ; son ardeur l'entraîne dans la zone battue par notre propre artillerie ; elle éprouve des pertes sévères. Son élan est brisé, l'attaque échoue, il faut de nouveau stopper et s'enterrer.
Le 29, le 1er bataillon se porte sur Le Quesnoy-en-Santerre, par une nuit noire éclairée seulement par la lueur sinistre des incendies du Fresnoy qu'a allumés le tir de la grosse artillerie allemande ; le 3e bataillon occupe Parvillers.
Nous voilà dans la vaste plaine du Santerre où, pendant l'été, les blés frissonnent à perte de vue. Dans cette mer de céréales surgissent ça et là quelques bouquets d'arbres, abritant des villages aux maisons de torchis. Il n'y a presque pas d'eau au fond des rares puits, dont la profondeur est pour

tous un sujet d'étonnement. Le sol desséché par le soleil, s'effrite en une poussière fine et ténue qui pénètre sous les vêtements et qui, après une pluie, colle comme de la glaise.

La défense de Parvillers.

Dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, une vive fusillade éclate vers Fresnoy que des éléments amis doivent abandonner. Le 1er bataillon, qui devait primitivement occuper Fresnoy, s'avance sur le village pour tenter une contre-attaque, mais faute de réserve en arrière, voyant le 92e R.I. se replier, il doit s'arrêter et rentrer à Parvillers.
Bientôt une violente canonnade s'abat sur la sortie sud du village, laissant présager une attaque allemande. Toutes les mesures sont prises pour y parer. Entre-temps, le village de La Chavatte, tenu par un bataillon du 92e R.I., est violemment attaqué ; le commandant du bataillon réclame des renforts. Les 4e et 12e compagnies du 121e R.I. lui sont envoyées.
A 5h 30, le colonel reçoit l'ordre d'attaquer Fresnoy avec les troupes qui lui restent, soit un bataillon et demi. Le 1er bataillon se porte à l'attaque de Fresnoy et parvient à s'approcher à très courte distance de la lisière ; les Allemands, pendant ce temps, font un très gros effort sur Fouquescourt et La Chavatte et le colonel reçoit l'ordre de se tenir prêt à soutenir les garnisons de ces deux localités, suivant les nécessités du moment. Il suspend l'attaque sur Frenoy, tandis que la situation devient de plus en plus critique à La Chavatte. Le commandant **BASTIANI**, du 92e R.I., qui défend le village, réclame des munitions. Un caisson lui est envoyé et, sous les balles et les obus, dans ce terrain désespérément plat, réussit à l'énergie et à la bravoure des conducteurs, à accomplir sa mission.
La canonnade fait rage sur le malheureux village et l'on sent que les Allemands vont faire un gros effort pour s'en emparer. Parvillers est aussi fort maltraité par l'artillerie ennemie. A 15h 15, le commandant qui est à La Chavatte réclame encore des secours ; le colonel lui envoie deux compagnies du 130e R.I. qui ont été mises à sa disposition. La petite garnison fait des prodiges de valeur, le capitaine **ENTZ** fait admirer sa bravoure et son sang-froid, mais, après deux jours d'une lutte acharnée, qui a coûté à l'ennemi des pertes terribles, et malgré l'héroïsme des défenseurs, La Chavatte est enlevée par les Allemands dans la nuit du 1er au 2 octobre, après des assauts constamment et furieusement renouvelés. Parvillers passe en première ligne.
Dans la nuit du 4 au 5 octobre, un événement se produit qui aura des conséquences les plus funestes pour la défense de Parvillers. Damery est évacué par les troupes qui l'occupent. Le 5, au petit jour, la 4e compagnie, envoyée en reconnaissance sur Damery, la trouve vide d'allemands, mais, très isolée et ne pouvant être maintenue, elle rentre à Parvillers. Le colonel fait compléter la défense en la renforçant dans la direction de Damery. Le bombardement redouble et, dans l'après-midi du 5, l'artillerie achève la destruction de ce qui reste du village. Sous le souffle des explosions, les maisons en torchis s'écroulent comme des châteaux de cartes.
Le soir, un bicycliste ennemi porteur de l'ordre de bombardement de Parvillers, est pris par une de nos patrouilles et le 6 octobre, à 6 heures du matin, commence un marmitage encore plus intense que les jours précédents. Bientôt de très violentes attaques se produisent sur nos tranchées. De fortes colonnes allemandes, précédées de tirailleurs au coude à coude, marchent sur le village, qui se trouve toute la matinée dans une nappe de balles. Les liaisons sont presque impossibles. A 10h 30, l'attaque redouble de violence ; la 4e compagnie, envoyée vers le sud, arrête les Allemands, qui cherchent visiblement à encercler le village. Vers le nord, une compagnie très bombardée veut éviter des pertes en se déplaçant très légèrement. Ce mouvement crée un trou dans notre ligne de défense et le commandant du front Est crois devoir prendre l'initiative de reporter son bataillon en arrière. Aussitôt informé de ce fait, le colonel cherche à reporter le bataillon sur sa première position, mais le feu est tel que les communications sont à peu près impossibles, un contrordre donné dans ces conditions peut occasionner un désastre ; il est prescrit aux bataillons de se reporter sur Folies. La retraite se fait par échelons, sous un feu d'enfer, dans le meilleur ordre. Le lieutenant **CLERC**, de la 3e compagnie, debout sur la tranchée, un mousqueton à la main, fait le coup de feu au milieu de ses hommes ; il tombe mortellement frappé.

Le combat de Parvillers a coûté au régiment :
Officiers : 3 tués, 1 blessé.
Troupe : 90 blessés, 328 tués et disparus.
Dés l'arrivée à Folies, on travaille hâtivement à organiser le terrain entre Folies et Rouvroy. Le 7, le régiment appuie une attaque de la 138e brigade ; la 2e compagnie, arrivant dans une tranchée située à la sortie sud du Quesnoy, surprend et passe à la baïonnette la garnison allemande qui l'occupe.
Du 7 au 13, séjour sur les positions, sous le bombardement toujours très copieux de l'artillerie allemande. Le 15 octobre, après relève, les deux bataillons cantonnent à Conchy-les-Pots, en réserve générale de corps d'armée ; ils retrouvent à La Poste le 2e bataillon, qui est là en réserve de division.

Opérations du 2e bataillon devant Lassigny.
Le drapeau du 6e poméranien.

Nous avons laissé ce bataillon le 25 septembre dans les tranchées creusées sous le feu devant Lassigny. Il y reste jusqu'au 30 septembre, puis, tantôt en première ligne, tantôt en réserve, participe à des attaques dans la région de Tilloloy et du bois des Loges. En liaison avec le 98e R.I., il prend une part brillante à la défense de cet important point d'appui pour la conquête duquel l'ennemi a fait anéantir plus de deux régiments.

Le bataillon est en ligne depuis le 7 octobre sur la position des Loges où, le 8 octobre vers 20 heures, il brise par son feu une forte attaque allemande. Le 11, à 5 heures, au moment où le capitaine commandant la 8e compagnie visite ses tranchées, il lui est rendu compte de ce qu'on a entendu du bruit et des appels suspects au cours de la nuit. Profitant de ce que le brouillard est intense, il donne l'ordre au chef de la 4e section de pousser une patrouille dans la direction des tranchées allemandes pour déterminer l'origine de ces bruits. En même temps, cette patrouille couvrira l'exécution d'un réseau qu'il donne l'ordre d'établir aussitôt.
Le sergent **MARIN** (tué en novembre à Nordschoote), le caporal **JOANNIN** (tué en 1918 à Vaux) et le soldat **ARNAUD** (tué le 18 octobre 1914 devant Beuvraignes) sont désignés pour exécuter la patrouille.
Après avoir parcouru 200 mètres, le sergent **MARIN** se rend compte de ce que les bruits et appels entendus pendant la nuit proviennent de nombreux blessés ennemis gisant parmi les morts. Il fait rentrer sa patrouille (6 heures), rend compte à son capitaine et obtient de lui l'autorisation d'aller chercher des blessés. Il repart aussitôt avec sa petite troupe, à laquelle se joignent le caporal **VERGASSON** et le soldat **DUTERTRE**. Quelques instants plus tard trois blessés sont ramenés dans les tranchées tandis que **MARIN, JOANNIN** et **ARNAUD** poussent plus avant.
A ce moment, le brouillard se dissipe ; des coups de fusil de plus en plus nourris partent des tranchées allemandes établies au sud de la rue de l'Abbaye et au sud-ouest de Crapeaumesnil, obligeant les trois hommes à se coucher à plat ventre d'abord, puis à rétrograder par bonds successifs. Dans ce moment, **JOANNIN** aperçoit un nouveau blessé à côté d'un groupe de cadavres, puis, à quelques pas, une longue tige noire qui attire son attention et qu'il reconnaît bientôt comme étant la hampe d'un drapeau. Avec l'aide d'**ARNAUD, JOANNIN**, qui est d'une force peu commune (il est boxeur de profession), charge le blessé sur ses épaules, prend le drapeau de la main droite et repart dans la direction de ses tranchées, poursuivi par les coups de feu des tireurs allemands. Le lendemain, convoqué au quartier général, **JOANNIN** reçoit la Médaille Militaire des mains du général de **CASTELNAU**, et quelques jours plus tard le *Journal Officiel* publiait la distinction accordée à **JOANNIN** avec la mention : « A pris un drapeau à l'ennemi. » Ce drapeau est celui du 6e poméranien ; il est actuellement déposé aux invalides.
Le 18, le bataillon **BARANGER** (2e) attaque Beuvraignes et y prend pied. Il y est relevé par le 92e R.I. et rentre à Conchy, puis rejoint le régiment.
Jusqu'au 11 novembre, à part quelques déplacements latéraux sur Fescamps et Bus au moment de l'attaque du 4e Corps sur Andechy, le régiment reste pendant le jour dans le bois à l'ouest de La

Poste et revient chaque soir cantonner à Conchy-les-Pots (1er et 3e bataillon) et Boulogne-la-Grasse (2e bataillon).
Le 11 novembre, il est brusquement alerté vers 1 heure du matin et se rend à Montdidier où il doit se présenter à partir de 6h 30.

———————

LA BELGIQUE

Vilain temps de novembre sur la route de Conchy à Montdidier. Le quart de jus, à l'arrivée, vient à propos réchauffer les hommes obligés de stationner en battant la semelle avant l'embarquement.
En chemin de fer, par Amiens et Hazebrouck, le régiment gagne Cassel où il débarque pour réembarquer, en camions automobiles cette fois. On en conclut que cela doit « chauffer » quelque part.

Le voyage est lugubre ; la bise fait rage et hurle dans les grands peupliers qu'elle secoue furieusement tout le long de la route. Le froid est très vif, on a l'onglée et des glaçons aux moustaches. On arrive en fin, et le 12 novembre, tout le régiment se trouve rassemblé à la lisière d'Ost-Vleteren, petit village situé à 15 kilomètres au sud-ouest de Dixmude.

Combat de Drie-Grachten

Le 121e R.I., mis à la disposition du général commandant la 38e division, doit attaquer au sud du pont de Drie-Grachten les éléments ennemis qui ont traversé le canal et les rejeter sur l'autre rive.
Le 2e bataillon est désigné pour exécuter l'attaque ; il sera soutenu par le 1er, le 3e restant en réserve à Reninghe.
A 20 heures, le bataillon **BARANGER** (2e) commence son mouvement et vient de dépasser Nordschoote quand, par la nuit noire, arrive un officier de l'état-major de la 38e division, porteur du contrordre.
A 1 heure du matin, ordre de reprendre l'attaque. Dans une pauvre baraque où gisent pêle-mêle officiers et soldats, le colonel **DUBOIS**, commandant la brigade, donne ses dernières instructions.
La plaine étant complètement inondée et coupée de profonds canaux, il est décidé que le bataillon **BARANGER** (2e) se portera en avant par la route et se rabattra ensuite par un à-droite sur les tranchées ennemies qu'il prendra ainsi d'enfilade. Le bataillon **NICOLAS** (1er) doit suivre de très près le 2e et l'appuyer en cas de besoin.
Il est ainsi fait et, à 5 heures, le chef de bataillon fait connaître au colonel que tous les objectifs sont atteints ; il lui envoie des prisonniers des 210e et 212e régiments d'infanterie allemands.
Pendant toute la journée du 13, les ébauches de tranchées occupées par le régiment sont furieusement bombardées. L'existence y est sévère ; il n'est pas possible de creuser pour s'enterrer, car on se trouve au niveau du canal : tout ravitaillement de jour est interdit par le feu de l'ennemi, dans l'immense plaine qui s'étend à perte de vue, et, de nuit, les routes, en dehors desquelles il est impossible de circuler, sont copieusement et systématiquement arrosées par des fusants.
Toutefois, le travail continue sans arrêt ; les tranchées, qui s'éboulent constamment, sont refaites et renforcées ; les patrouilles les plus divers, des Sénégalais, des zouaves, des tirailleurs, des chasseurs d'Afrique, des hussards, tous ceux qui ont été appelés en hâte pour arrêter la ruée boche sur l'Yser.
Le 16 au matin, le régiment est relevé et le général commandant la 38e division adresse au colonel la lettre suivante :

Le général commandant la 38e division a fait sienne toutes les propositions de récompense (avancement, Légion d'honneur, Médaille militaire, citations) adressées par le colonel commandant le 121e R.I. et les a chaudement appuyées.

Il ne veut pas faire d'ordre d'adieu à ce beau régiment pour ne pas ébruiter son départ, mais il prie le colonel d'accepter pour lui et pour tout son régiment ses plus chaudes félicitations pour leur entrain et leur intelligence au feu et ses plus affectueuses sympathies.
Merci.

Signé : *DE BOYER.*

Vers 14 heures, on arrive à Vlamertinghe, Tout encombré de troupes, une vraie foire. Dans l'unique rue du village défilent sans arrêt une suite ininterrompue de véhicules de tout modèles, fourgons, autos de liaison, autos sanitaires, fourragères, cuisines roulantes, voitures de compagnies, dans un vacarme de roues, d'appel de klaxons et de sirènes, de cris et de coups de fouet. Il faut se faufiler, profiter, pour passer, des rares intervalles entre les voitures, et la circulation est d'une lenteur désespérante.

Le major du cantonnement ne sait pas où donner de la tête pour loger tout ce monde et est fort empêtré pour affecter une zone de cantonnement à chaque élément. Finalement, un bataillon bivouaque à la sortie du village et les deux autres s'installent, aussi mal que possible, au cantonnement bivouac.
Le lendemain, le bataillon **DELÉVAQUE** (3e) relève des éléments de la 31e division dans les tranchées pleines de boue de Poeleapelle, un vilain coin où les marmites tombent en avalanche.
Le 19, le bataillon **NICOLAS** (1er) va cantonner à Ypres dans les casemates. Rassemblés dans deux immenses pièces où achèvent de brûler des débris de poutres et d'ameublements, couchés à même le sol dans les plâtras et les décombres, voisinant avec des civils, femmes, vieillards et enfants, venus s'abriter dans ce dernier refuge d'une ville en flammes, les hommes du bataillon passent une nuit dont la vision sinistre restera gravée dans leur souvenir.

Le bois du Polygone.

Le 20, les 1er et 2e bataillons relèvent deux bataillons de la 43e division au bois du Polygone, à 8 kilomètres à l'est d'Ypres. Dure relève ! La route, sauf l'étroite partie empierrée de la chaussée, est transformée en un véritable cloaque. Près du bois, le sol est parsemé de trous d'obus dans lesquels on tombe car la nuit est d'un noir d'encre et l'on marche en aveugles. A chaque instant on butte dans des cadavres d'hommes et de chevaux que les troupes anglaises n'ont pas eu le temps d'enterrer et qui gisent de-ci de-là sur le sol jonché de débris, parsemé de trous d'obus et labouré par les projectiles.
La relève dure toute la nuit ; on arrive en première ligne. Il y a des tranchées, mais les boyaux sont à peine tracés et ceux qui existent sont remplis d'eau. Le Boche est à une distance variant de 30 à 100 mètres et interdit par son feu toute circulation de jour. Bien qu'on lui rende la pareille, la situation n'en est pas améliorée. On ne fait qu'un repas par jour, complètement exempt de légumes et composé uniquement de viande que les poilus font griller, à même la tranchée, sur un feu de branches de sapin coupées par le tir de l'ennemi, qui se charge de nous procurer le combustible en abondance.
Le 22, le 3e bataillon, relevé de Poelcapelle, arrive à son tour dans le secteur.
Bientôt, il devient évident que le Boche fait des galeries de mine et s'avance en sape vers la 4e compagnie. Des travaux de contre-mine sont aussitôt entrepris et, le 29 novembre, nous faisons très proprement sauter la galerie allemande.
L'existence reste très active ; de nombreuses patrouilles sont envoyées par le 2e bataillon pour explorer le terrain en avant. Sans trêve, on refait les tranchées, on aménage les boyaux et, la nuit suivante, tout s'écroule, l'eau, qui suinte de toutes parts, a transformé le boyau en en rivière ; tout est à recommencer à côté.
Le tir de l'ennemi est très précis et cause chaque jour des pertes. Le régime des « minen » commence, ils n'ont pas encore la taille de ceux que nous connaîtrons plus tard, mais il faut déjà

prendre des précautions pour s'en garer et l'ont n'y réussit pas toujours. Les hommes fermes et résolus, font preuve, dans ces dures journées, non seulement d'une splendide endurance, mais aussi, comme il est de tradition au régiment, d'un héroïsme simple et qui s'ignore.
La relève arrive et, le 1er décembre, les bataillons, quittant sans regrets les tranchées du bois du Polygone, viennent cantonner à Poperinghe. Les 20 kilomètres que représente l'étape sont pénibles. Depuis longtemps on ne s'est pas déchaussé, les pieds ont macéré et sont endoloris, la chaussure mouillée comprime douloureusement les chairs et les braves poilus marchent sur des épingles.
On repasse par Ypres qui continue de brûler. Les merveilleuses halles ne sont plus qu'un amas de décombres. Seuls quelques pans de murs détachent sur le ciel embrasé par les lueurs de l'incendie la fine dentelure de leurs pierres. Sans qu'il y ait des traînards, on arrive à Poperinghe bondé de troupes et où l'installation au cantonnement est des plus laborieuses. Nettoyage, repos et, quelques heures plus tard, les poilus amusés baguenaudent devant les devantures.

Les pertes pendant les combats de Belgique sont de :
1 officier et 40 hommes tués.
2 officiers et 44 hommes blessés.

———————

LA DEUXIEME PÉRIODE DE LA MARNE

Le secteur de Guerbigny

Trois jours après, le régiment s'embarque et, du 7 au 23 décembre cantonne à Francières, petit village à 4 kilomètres au nord-est d'Estrées-Saint-Denis. Il y est fort bien reçu par les habitants empressés à procurer aux hommes le plus de bien-être possible. Les légumes, qui manquaient tant en Belgique, sont fournis abondamment par les braves gens de l'endroit ; l'ordinaire redevient succulent ; l'habillement, que quatre mois de campagne ont mis dans un état lamentable, est en partie renouvelé ; curieusement regardés par tout le monde, les premiers uniformes bleus horizons font leur apparition.
Toutefois cette inactivité ne peut durer et, le 27, les 1er et 2e bataillons relèvent le 102e R.I. à Armancourt et à L'Echelle-Saint-Aurin, Le 3e restant en réserve de brigade à Guerbigny.

1915

Les hommes regardent amusés ces premières tranchées organisées, les créneaux savamment orientés, les abris sous le parapet, les premières « cagnas », encore bien primitives et fort sommairement installées. Ce n'est pas du dernier confort, mais c'est tout de même mieux qu'au bois du Polygone.
Une nouvelle existence, plus stable, plus réglée, commence pour le régiment. Les relèves sont régulières. Chacun des bataillons, en revenant à son tour en réserve à Guerbigny, retrouve une installation commune ; c'est pour chaque section le même cantonnement, pour chaque compagnie la même cuisine, le même bureau, la même place de rassemblement. L'installation se perfectionne jusqu'à devenir confortable. En ligne, l'activité demeure fébrile pour améliorer la défense du secteur, augmenter les voies de communication, créer des abris, placer des réseaux. On patrouille aussi beaucoup, tant pour déterminer la position exacte de l'ennemi, que pour se maintenir en forme ; cette période de stabilisation prendra bien fin d'ici quelques jours, et tous espèrent reprendre à bref délai des opérations actives. Le tracé des ouvrages est remanié, d'abord hâtivement et sans but tactique autre que de maintenir la situation en fin de combat et de consolider la possession du terrain occupé à la suite des fluctuations de la bataille. Tout au contraire, les nouveaux ouvrages que l'on construit répondent à un but bien précis et sont organisés selon toutes les règles de l'art.

Ancestrami

Le Boche, en face, est remuant et ne nous laisse pas travailler sans intervenir ; son artillerie est active et les deux villages du secteur écopent ferme, surtout L'Echelle, où il ne fait guère bon flâner l'après-midi dans les rues.
Dans la nuit du 9 au 10 mars, Marquivillers et Armancourt sont passés au 317e R.I. et le régiment va relever le 41e R.I.C. devant Andechy.
Ce nouveau secteur est plus difficile et plus délicat ; il présente deux points de friction assez dangereux, l'ouvrage C-1 où les lignes adverses ne sont espacées que de 80 mètres et le bois du Mauvais Accueil, dont ce nom dit très élogieusement tout l'agrément.
En C-1, des travaux de contre-mine commencés par les coloniaux sont activement poussés, et au bois du Mauvais Accueil commence un travail de refoulement méthodique des patrouilles allemandes. Le résultat désiré est atteint après quelques échauffourées où les gas du 121e R.I., très combatifs et très ardents, dominent nettement l'adversaire et prennent sans conteste la supériorité morale. Le terrain ainsi conquis est, maitrisé par des travaux rapidement exécutés ; le bois du Mauvais Accueil devient moins inhospitalier.
Il semble que l'activité ennemie se ralentisse sur tout le front et le commandant juge indispensable de faire des prisonniers pour être renseigné sur ses intensions.
Dans la nuit du 2 au 3 avril, trois coups de main sont tentés, l'un sur le poste allemand en avant de C-1, l'autre sur la partie Est du bois du Mauvais Accueil, le 3e dans le bois de L'Echelle, en liaison avec le 9e régiment de tirailleurs.
En ces trois points, les détachements sont reçus à coups de fusil, sans que l'on puisse faire un prisonnier. Chacune des nuits suivantes, à des endroits différents, des tentatives sont renouvelées, toujours sans résultat. Le sous-lieutenant **RION** va jusque dans le posta allemand qui est en avant de C-1 et constate qu'il est inoccupé.
Inlassablement des embuscades sont tendues, en même temps qu'il est profité de l'avance réalisée pour porter nos lignes en avant dans le bois. Tant de constance doit être récompensée ; à la fin du mois on capture enfin le prisonnier si impatiemment désiré.
Le 10 juin, le sous-lieutenant **CLUZEL**, conduit une reconnaissance audacieuse jusqu'au contact des tranchées ennemies, où il tue un Allemand de sa main, tandis que le sergent **MOURDON**, quoique blessé, continue le coup de feu comme si de rien n'était.
L'existence de secteur demeure active ; l'organisation du château de L'Échelle est très activement poussée ; l'échelonnement en profondeur, destiné à décongestionner la première ligne, se réalise ; il y a des lignes de soutien, des réduits, des centres de résistance. Et pour réaliser cette répartition des forces en profondeur, que d'abris il faut construire ! Le soir, dans les hautes herbes, les corvées vont viennent, portant de lourds rondins, des « planches de ciel », des « bois de galerie » que réclament inlassablement les pionniers attelés à la besogne.
Le 19 août, les travaux sont interrompus. Il est enjoint de pousser les lignes en avant de façon à être prêts à sauter à la gorge de l'adversaire quand l'ordre en sera donné. C'est la bataille de Champagne qui se prépare.
On reprend la pelle et la pioche ; le bataillon de Guerbigny vient en ligne, chaque soir, s'atteler à la besogne, fort rude car le terrain est dur. Plus on avance, et plus la lutte à la bombe et à la grenade devient active. De jour, on évacue les ouvrages en y laissant que quelques mitrailleurs soutenus par des grenadiers. La nuit, la tâche reprend ; on avance en creusant, salués à chaque instant par des rafales de mitrailleuses ou des volées de minenwerfer.

Au début de septembre, sur tout son front, le régiment est à 150 mètres des tranchées ennemies et l'on ouvre des sapes qui seront l'amorce d'une parallèle de départ. Enfin ! On va attaquer !
Brusquement, le 19, le régiment est relevé et va cantonner à Bus, Rollot et Guerbigny.
Ce n'est pas sans regrets que l'on quitte ce secteur où l'on a donné tant d'efforts, mais qui est devenu familier, où l'on connaît chaque abri, chaque tranchée, chaque piste et ce coquet moulin de L'Échelle, si joli au printemps, et l'Avre poissonneuse, où l'on prenait de si belles fritures et des bains rafraichissants. Et puis aussi, quelques-uns des camarades tombés sont là qui dorment leur

dernier sommeil dans le petit cimetière militaire, au bas de la colline, près de la rivière aux rives verdoyantes.
Pendant quelques jours, le régiment occupe le secteur de Tilloloy, près à participer à une attaque qui est décommandée à la toute dernière heure. Relevé de nouveau, il cantonne pendant trois jours à Pierrepont (8 kilomètres au nord de Montdidier) et se retrouve en ligne au début d'octobre à la lisière bien connue du bois des Loges. Secteur très calme, agréable et boisé, où le régiment ne fait d'ailleurs que passer. Dans les premiers jours de novembre, il appuie sur sa gauche pour occuper le secteur de Dancourt – Popincourt.
Et c'est de nouveau la plaine avec toute la monotonie de son horizon, l'inconsistance de son sol qui croule aux moindres averses et se transforme alors en mortier visqueux qui colle aux semelles. C'est de nouveau l'impossibilité de circuler de jour en dehors des boyaux, le travail incessant autant que monotone de réfection et de remise en état. Combien l'on regrette le secteur de Guerbigny, même avec le bois Mauvais accueil.
Un mois se passe ; le 38e R.I. vient relever le régiment, qui va d'abord cantonner dans la région au sud-est de Montdidier, puis dans l'Oise, au camp de Crèvecœur-le-Grand, jusqu'à la deuxième quinzaine de janvier.

1916

Période très dure d'instruction, d'exercices et de manœuvres. Les cantonnements sont fort loin des terrains où l'on travaille ; on part avant le jour, pour ne revenir qu'à la nuit tombée et, en plein mois de janvier, par un froid sibérien, on n'apprécie que médiocrement les charmes d'un pique-nique journalier, sur la terre gelée et dans la bise qui cingle. Toutefois, la manœuvre est intéressante ; ce sont de nouvelles méthodes d'attaque, de liaison avec l'artillerie et l'aviation, toutes les nouveautés qu'ont fait éclore treize mois de guerre dans les tranchées. Le régiment en revient dans une forme superbe.
Dans la nuit du 16 au 17 janvier, il va occuper le secteur de la rive droite de l'Oise, la ferme de L'Écouvillon, La Carmoy, la ferme d'Attiche, la poste Françoiset Ribécourt.
Secteur des plus calmes, sauf au poste François, où tombent quelques minen. Les bataillons se relèvent normalement et les bons poilus du 121e R.I. reprennent leur besogne de terrassiers, car le secteur est vaste et son organisation loin d'être achevée. La ligne des soutiens est à faire de toutes pièces, celle des réduits est à peine piquetée.

VERDUN (*Mars 1916*).

Maintenu dans le secteur de Ribécourt, le régiment continue ses travaux en attendant son tour de relève par des éléments du 2e corps colonial quand, le 20 février, appuyée par une action d'artillerie formidable, se déclenche à l'improviste la grande ruée allemande sur Verdun.

L'heure est grave et la situation critique. En hâte, le haut commandement français dirige sur Verdun les grandes unités immédiatement disponible ; à ce titre, la 26e division est, dès le début, appelée à la rescousse.
Relevé le 23 février par le régiment étranger de la division marocaine, le 121e R.I. s'embarque en chemin de fer le 25 février à Verberie. Il débarque dans la nuit du 26 au 27 à Valmy et Sainte-Menehould et, après deux étapes exécutées de nuit pour masquer son mouvement aux investigations des avions ennemis, il s'installe au bivouac le 1er mars, dans la forêt de Hesse aux abords de la ferme de Verrières.
Dés son arrivée, une rude tâche l'attend. Il s'agit d'organiser en hâte le bois d'Esnes pour constituer une position de repli derrière les organisations du bois de Malancourt qui peuvent, d'un moment à l'autre, tomber aux mains de l'ennemi.

Au bout de quelques jours, la tâche devient plus rude et plus dangereuse. Les chantiers ont été repérés ; des bombardements systématiques, en obus de très gros calibre, viennent à chaque instant, en violentes rafales, s'abattre sur les travailleurs et les surprendre ; de jour, les avions survolent le bois et lancent des bombes sur eux. Il en résulte des pertes journalières assez sévères, mais qui ne diminuent en rien la bonne humeur des hommes et leur ardeur au travail.

Le 6 mars, le lieutenant-colonel **BOURG**, succède au colonel **THABUCCO**, prend le commandement du régiment et la direction des travaux du point d'appui du bois d'Esnes.

Les travaux sont continués de la sorte jusqu'au 15 mars. Entre temps l'ennemi, qui, jusqu'au 6 mars, n'avait manifesté son activité sur la rive gauche de la Meuse que par de formidables bombardements, se lance brusquement à l'attaque du village de Forges et, passant le ruisseau de Forges, réussit à s'établir sur la côte de l'Oie et dans le bois des Corbeaux, menaçant la hauteur du Mort-Homme, dont la possession est capitale pour la défense de Verdun. C'est à la suite de cette affaire que nos camarades du 92e R.I. ont exécuté cette héroïque et glorieuse contre-attaque qui reste célèbre dans la 26e division et qui est relatée au *Bulletin des Armées.*

Le 16 mars, le régiment quitte le bois d'Esnes pour aller à son tour en première ligne. Le 2e bataillon tient Béthincourt et ses avancées ; le 1er occupe une ligne d'ouvrages fermés situés sur la croupe au sud du ruisseau de Forges, pendant que le 3e reste à Esnes, en réserve de brigade.

La position occupée est établie sur un terrain complètement dénudé et fort bien vu des observatoires allemands. Il n'y a pas de boyaux vers l'arrière, tout mouvement est absolument impossible de jour, même pour les isolés ; des pentes ouest du Mort-Homme, les Allemands tiennent sous les feux de leurs mitrailleuses toute la zone arrière de la position et, à très courte distance, le route d'Esnes à Bethincourt, l'unique voie de communication vers l'arrière.

Béthincourt, copieusement bombardé, n'est plus qu'un chaos de ruines ; les ouvrages d'Alsace, de Lorraine et des Serbes, sont soumis à des forts bombardements intermittents, mais fort sévères, qui causent des pertes journalières. La compagnie **LIOTARD** (2e), accrochée aux flancs du Mort-Homme, dans un boyau inachevé, insuffisamment profond et dépourvu de tout abri, perd, en une seule journée, plus de 40 hommes du fait du bombardement.

L'existence est rude pour tous ; il ne faut pas songer à allumer du feu pour réchauffer les aliments, car, à la moindre fumée, les « gros noirs » arrivent en rafales. Le ravitaillement est des plus ardus ; systématiquement, pendant toute la nuit, sans arrêt, les canons ennemis arrosent de projectiles la zone immédiatement en arrière des positions occupées, et les cuistots et ravitailleurs doivent, dans la nuit noire, louvoyé, faire des mouvements latéraux, des zigzags et de nombreux plats-ventres. Ils perdent la direction, errent dans la nuit, harassés, fourbus, et sont obligés d'attendre les premières et faibles lueurs de l'aube pour s'orienter et gagner en hâte l'emplacement de leur compagnie. Et chaque nuit, environnés par les éclatements, soumis au tir des mitrailleuses ; chargés comme des bêtes de somme, ils repartent sans se plaindre à leur dure et périlleuse corvée. Besogne ingrate et sans gloire, toute de dévouement, d'abnégation et d'héroïque camaraderie ! Quelque fois, après avoir bien tourné et virevolté dan la nuit, on vient tomber sur le Boche ! Deux ravitailleurs de la 8e compagnie, les soldats **LAURENCON** et **FOREST**, lourdement chargé, après avoir longtemps louvoyé de-ci de –là, perdent la direction et arrivent près d'un réseau en avant duquel ils aperçoivent deux formes indistinctes. Ils appellent ; on leur répond : « *Halt ! Wer da* ? » Situation désagréable. Les deux poilus n'ont pas d'arme et il faut agir vite. Sans hésiter, déposant leur fardeau, ils sautent sur les deux Boches, les terrassent et les assomment, puis, reprenant leurs provisions, repartent en arrière emportant comme trophée le fusil de l'un des Boches et la capote de l'autre, et réussissent à rallier leur compagnie.

Le 20 mars, après un bombardement d'une violence inouïe, les Allemands attaquent et enlèvent, sans coup férir, les organisations du bois de Malancourt tenues par deux régiments de la 29e division et cherchant à tourner par le sud et l'ouest la cote 304, éperon d'une importance capitale pour la défense de Verdun sur la rive gauche de la Meuse.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, le 3e bataillon se trouve à Esnes ; il reçoit l'ordre de se porter en même temps que deux compagnies du 141e R.I. sur le bois de Malancourt et de contre-attaquer l'ennemi pour l'empêcher de déboucher du bois.

Traversant sans broncher un barrage impressionnant d'obus de gros calibre, le bataillon arrive à la lisière du bois de Malancourt et, tout d'abord arrêté par notre réseau de fil de fer, réussit à se frayer des passages à la cisaille et à refouler progressivement les Allemands à l'intérieur du bois. Le capitaine **Le FERVAL**, les lieutenants **CHABROLET** et **La CHAUME** se distingue tout particulièrement par leur sang-froid, leur présence d'esprit et leur décision.
Ramené par ordre un peu en arrière, le bataillon s'organise immédiatement face à la lisière du bois de Malancourt et, le 22, il brise net par son feu une très violente attaque allemande qui, débouchent à la lisière de la lisière est, a pour objectif la cote 304. Refoulés énergiquement, les Boches refluent en désordre, laissant plus de 300 cadavres sur le terrain. Grâce à l'énergie des braves du 3e bataillon, la cote 304 est sauvée et le danger d'encerclement qui pèse sur les camarades de Bethincourt est pour le moment conjuré.
Le 27 mars, le régiment est relevé à Béthincourt et dans les ouvrages au sud du ruisseau de Forges, par le 37e R.I. Par bataillons successifs, il vient bivouaquer dans le bois de Verrières, puis est embarqué en autos-camions et conduit dans la région de Saint-Dizier.
Il vient de passer un long mois dans des conditions très dure, travaillant de jour comme de nuit, subissant des bombardements extrêmement violents et, en ce qui concerne les bataillons de Béthincourt, des ouvrages d'Alsace, de Lorraine et des Serbes, en vivant constamment sous la menace de l'encerclement complet au cas où l'ennemi viendrait à s'emparer de la cote 304, éventualité qui, sans la magnifique résistance du 3e bataillon, se serait produite le 22 mars.
Aussi la relève et la détente qui la suit sont-elles particulièrement appréciées. La région où cantonne le régiment est très pittoresque ; beaucoup d'arbres fruitiers en fleurs, beaucoup de verdures, beaucoup d'eau, chose appréciable après un long mois passé sans avoir pu, une seule fois, vaquer aux soins de propreté corporelle. Dans les cantonnements vastes et commodes de cette région agricole, fort bien reçus par les habitants, les poilus du 12&e R.I. ont tôt fait d'oublier les heures tragiques vécues dans l'enfer de Verdun.

Le temps passé à Verdun coûte au régiment :
1 officier et 56 hommes tués.
5 officiers et 248 hommes blessés.

LE SECTEUR DE BIMONT

Le 4 avril, le régiment est embarqué en chemin de fer, le lendemain, débarque à Estrées-Saint-Denis, pour cantonner à Estrées, Moyvillers et Bailleul.
Dès l'installation au cantonnement terminée, le travail est activement repris, tant pour revoir et perfectionner l'instruction que pour réparer er remettre en ordre le matériel de toute nature. Dans cette riche région de l'Oise, en plein printemps, par un temps superbe, le 121 e R.I. achève de se remettre des fatigues de son séjour à Verdun. Des renforts lui arrivent pour combler les vides qui se sont produits dans ses rangs et, dès le 15 avril, il est dans une forme superbe et de nouveau disponible pour donner l'effort qui lui sera demandé.
Le 24 avril, après deux étapes, joyeusement enlevées, il vient occuper le secteur de Bimont, entre le ravin de Puisaleine et Tracy-le-Val.
Le secteur, boisé dans la partie ouest, est assez découvert dans la partie Est ; son organisation, quoique incomplètement terminée, est déjà fort solide. L'ennemi est assez calme et ne manifeste son activité que par des bombardements dirigés surtout sur les tranchées de première ligne et exécutés presque exclusivement par des minenwerfer de très gros calibre. Les torpilles tombent en grand nombre ; il y en a de tous les modèles, depuis le « seau à charbon » jusqu'au grand « maous » de 240, sans oublier le « panier à salade », lequel contient cinq bombes, d'un calibre encore respectable, et qui éclatent successivement avec un vacarme effroyable. Par bonheur, l'ennemi exécute ses bombardements par tranches successives et bien définies, tantôt au saillant des Rosettes,

tantôt aux abords de la redoute des Zouaves, tantôt au Champignon, tantôt enfin dans la région des carrières Mingasson, de sorte qu'il est relativement facile de s'en garer. Mais quel travail, chaque nuit, après réception de la ration journalière de 100 à 150 minenwerfer, pour remettre les tranchées et boyaux en état ! Si l'on ajoute les travaux d'abris et l'aménagement des lignes à l'arrière, on peut se rendre compte de la tâche ardue qu'il faut mener à bien. Mais les poilus du 121e R.I. ont du cœur à l'ouvrage et tiennent à leur réputation de rudes remueur de terre ; l'avancement rapide des travaux fait plaisir à voir.

Il y a d'ailleurs des compensations. Malgré le travail et les minenwerfer, le secteur est ce qu'on a convenu d'appeler un secteur « pépère ». Très ombragé, peuplé de sources qui donnent en abondance une eau fraiche et limpide, ses clairières sont de véritables champs de fraises lesquelles saupoudrées de sucre et aspergées de « gnôle administrative » viennent, de façon succulente, améliorer le menu quotidien. On peut sortir du boyau et, sous le couvert des arbres, se promener au grand air ; le sol composé de tuff et de sablon, est très consistant et les boyaux tiennent bien, même par la pluie. Pas de boue, pas d'éboulements, quelle différence avec Verdun ! Les ravitaillements de toute sorte arrivent facilement, des relèves régulièrement espacées ménagent aux hommes une période de dix jours de repos sur trente sous les ombrages épais du Camp du Maréchal et les deux mois de séjour dans cet agréable secteur passent comme un rêve !

Cette période de secteur calme coûte au régiment :

14 hommes tués.

2 officiers et 38 hommes blessés.

A partir du 28 juin, le régiment est relevé par des éléments du 100e R.I.T. et du 86e R.I. et vient cantonner de nouveau dans la région d'Estrées-Saint-Denis, état-major, 1er et 2e bataillons à Arsy, 3e bataillon à Canly.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment sait que le 121e R.I. sera bientôt appelé à intervenir dans la bataille de la Somme et, dés l'installation au cantonnement, prescrit de reprendre l'instruction, en étudiant tout particulièrement les formations d'attaque ; l'emploi des différents engins à grand rendement, fusils mitrailleurs, grenades, ainsi que le dressage des nettoyeurs de tranchées.

La bataille de la Somme vient de commencer et débute par un magnifique succès. Le moral est très haut, le régiment est prêt à y jouer à son tour un rôle brillant.

LA SOMME (*15 juillet-28 septembre 1916).*

Le 11 juillet, avertissement de se tenir prêt à faire mouvement par voie de terre.

Le 12, on se met en marche pour venir cantonner à :

- - Saint-Martin-aux-Bois (2e bataillon).
- - Vaumont (3e bataillon).
- - Coivrel (1er bataillon).

Pendant cette étape, on traverse une région déjà occupée auparavant par le régiment, et c'est un vrai plaisir que de constater quel bon souvenir il y a laissé. Au passage de la colonne dans les villages, les habitants acclament joyeusement les hommes, viennent leur serrer les mains et leur souhaiter bonne chance. Leur joie de revoir les poilus du 121e R.I. est manifeste.

A l'entrée de Saint-Martin-aux-Bois, les bataillons défilent devant le colonel LE ROND, commandant la brigade, dans une allure superbe, produisant une impression de discipline, de force et de cohésion, bien faite pour donner confiance à celui qui les commande.

Le 13, nouvelle étape pour venir cantonner à :

- Villers-Tournelle (état-major, 1er et 3e bataillons.
- Coulemelle (2e bataillon).

Les journées des 14 et 15 juillet se passent dans ces cantonnements. Tous savent que l'on va à la bataille et le 14 juillet n'en est que plu joyeusement fêté. Le soir, sous les grands platanes de la place, la musique, à la fin du concert, joue les « bourrées d'Auvergne » et de nombreux danseurs,

experts dans l'art chorégraphique auvergnat, font applaudir leur habilité. Que ne peut-on pas attendre d'une troupe qui fait preuve d'une si franche et si saine gaieté la veille de la bataille !

Les préparatifs d'attaque sur Fouquescourt.

Le 16 juillet, la marche est reprise ; le soir, on bivouaque dans la plaine du Santerre, à l'abri du petit bois de la cote 100, près de Folies et, le 17, à partir de la tombée de la nuit, les 1er et 2e bataillons viennent relever entre Rouvroy et Fouquescourt des unités des 287e et 295e R.I., tandis que le 3e bataillon s'installe à Rouvroy-en-Santerre.
Ce n'est plus le secteur de Brimont, si ombragé, si abondamment pourvu d'eau et dont le sol facile à travailler rendait aisée notre tâche de constructeurs de boyaux. La vaste plaine de Santerre s'étale à perte de vue, immédiatement plate, brûlée par le soleil, couverte de hautes herbes où dominent le chardon et l'ivraie, avec son horizon morne et incertain que coupent, de place en place, les quelques oasis de verdure qui constituent les vergers autour des villages et les allées de peupliers le long des routes. Pas d'eau, peu d'ombre et une terre argileuse et boueuse qui, à la moindre pluie d'orage, colle aux semelles et transforme tranchée et boyaux en canaux vaseux où l'on glisse et chancelle à chaque pas. La boue de la Somme devenue légendaire dans le souvenir de tous ceux qui ont tenu des secteurs dans cette région !
Dés l'arrivée, on reprend la pioche et la pelle. Il s'agit d'ouvrir une parallèle à 300 mètres des tranchées ennemies et d'aménager le terrain en arrière en conformité du dispositif que doit prendre le régiment pour attaquer Fouquescourt.
Dans ce terrain plat, il ne faut pas songer, même de nuit, à traverser à découvert, en sortant de la tranchée pour creuser la parallèle ; inlassablement, l'ennemi le balaie de ses feux de mitrailleuses. Le travail en sape s'impose, ce qui complique singulièrement la besogne, mais le colonel **Le ROND**, commandant la brigade, a dit qu'il faut que tout soit prêt pour la fin du mois et chacun y met du sien. La parallèle avance rapidement ; elle est, naturellement, bien repérée et le bombardement commence, précis et régulier. Les avions ont photographié le terrain sur lequel l'aménagement du dispositif paraît déjà très nettement et, chaque jour, les 150 prennent à partie, soit la parallèle avancée, soit les parallèles successives en arrière et démolissent une bonne partie du travail de la journée. La réaction du bombardement de contre-préparation devient formidable et, il faut tout le haut moral des hommes pour arriver quand même à finir la tâche pour la date fixée.
Dans la nuit du 29 au 30 juillet, le régiment est relevé par le 105e R.I. et va cantonner à Thory et Sauvillers-Mongival.
Sa garde de douze jours dans le secteur de Rouvroy lui a coûté :
1 officier et 12 hommes tués et 1 officier et 24 hommes blessés.
Du 1er au 7 août, le régiment cantonne à Thory et met à profit cette période pour exécuter, sur un terrain préparé aux environs du cantonnement, des exercices de répétition de l'attaque qu'il doit exécuter sur Fouquescourt.
Dans la nuit du 7 au 8, il relève le 105e R.I. dans le secteur de Rouvroy et reprend les travaux de préparation d'attaque sur Fouquescourt, création des dépôts de vivres, d'eau, de matériel du génie, de munitions, préparation des gradins de franchissement, etc., quand, le 13 août, l'ordre est donné de suspendre tous les préparatifs d'attaque, de couvrir la première ligne par des défenses accessoires et de reprendre l'organisation défensive du secteur.
Le 17 août, le colonel **Le ROND**, commandant la 51e brigade, quitte Rouvroy pour aller prendre la direction de l'organisation du nouveau secteur d'attaque de la brigade entre Lihons et Chaulnes. Le régiment passe momentanément sous les ordres du colonel commandant la 52e brigade.
Dans la nuit du 21 au 23 août, il est relevé par le 338e R.I. et va cantonner :

- - Aubvillers (état-major, 1er et 2e bataillons).
- - Bouillancourt (3e bataillon).

Le deuxième séjour dans le secteur de Rouvroy lui coûte :
2 hommes tués ;

1 officier et 12 hommes blessés.

L'attaque du bois Triangulaire.

Le 28 août, l'É.M. et la C.H.R. vont cantonner à Maresmontiers.

- - Le 1er bataillon à Malpart.
- - Le 2e bataillon à Hargicourt.
- - Le 3e bataillon à Bouillancourt.

Le 1er septembre, les 1er et 2e bataillons et l'état-major sont enlevés en camions automobiles, transportés à Caix et, dans la nuit du 1er au 2, relèvent le 105e R.I. dans le secteur de Lihons ; le 3e bataillon vient cantonner à Rozières-en-Santerre.
Le 121e R.I. doit participer à l'attaque générale que va exécuter le 10e C.A. dans le but d'enlever Chilly, les bois Frédéric et Browning, la tranchée Ferdinand, le bois Triangulaire et la tranchée Guillaume, en vue d'encercler et de faire tomber par des opérations ultérieures le gros bourg de Chaulnes, nœud important de chemin de fer.
La 26e division, au centre de l'attaque, doit avoir deux régiments en premières ligne, le 121e R.I. à gauche, le 139e R.I. à droite ; elle est encadrée au nord par la 51e D.I., au sud par la 20e D.I.

Le terrain d'attaque n'est pas encore complètement aménagé ; les journées des 2 et 3 septembre, ainsi que la nuit du 3 au 4, sont employées à en terminer la mise en état, à l'achèvement des places d'armes, à l'apport des munitions, des vivres et de l'eau. Cette tâche, rendue formidable par le manque de temps, est menée à bien grâce à l'excellent esprit des hommes, à leur inlassable activité et à l'ardent désir de tous de se porter enfin à l'assaut.
Pendant tout ce temps, notre artillerie tape ferme sur les organisations ennemies, sans trêve, de jour comme de nuit ; les Allemands répondent coup pour coup et c'est sous de sévères bombardements que sont exécutés les travaux de la dernière heure.
Le 4, dès 9 heures, les 1er et 2e bataillons viennent prendre leur dispositif d'assaut dans les parallèles de départ ; ils y subissent un bombardement intense qui leur occasionne des pertes sensibles. L'attaque est fixée à 14 heures ; cette indication, transmise aux unités, est accueillie avec joie par tout le monde
A 13h 57, les vagues successives sortent de leurs parallèles et s'alignent pour le départ ; à 13h 58m 30s elles se mettent en mouvement pour serrer sur le groupe de barrage.
Le départ est impressionnant ! Aligné et disposé comme à l'exercice, dans un ordre et un silence parfaits, le régiment se porte en avant d'un seul élan, suivant au plus près le barrage de notre artillerie. Dès que la vague de tête arrive à la première tranchée ennemie, le tir de barrage allemand se déclenche, exécuté avec des obus de 105 et 150 ; il a été demandé par de nombreuses fusées parties du bois Triangulaire. Mais sa violence ne diminue en rien l'élan des hommes non plus que la cohésion et l'ordre dans les formations d'assaut, qui continuent leur marche sans se préoccuper des pertes et sans manifester le moindre flottement. Le spectacle est empoignant et magnifique. Les tranchées successives de la première position allemande sont enlevées et, à 14h 15, les éléments de tête atteignent la lisière ouest du bois Triangulaire.
L'élan est si irrésistible, l'attaque menée si rondement, que les nettoyeurs de tranchées n'ont pas eu le temps de terminer leur besogne et que des groupes d'Allemands, sortant d'abris dont la profondeur est telle (14 mètres), qu'ils ont échappé à l'œuvre de destruction de notre artillerie, sont ralliés par leurs officiers et, formant des îlots de résistance, se mettent à tirer dans le dos de nos éléments qui ont dépassé leurs lignes. La réduction de ces îlots, qui nous occasionne des pertes, donne lieu, pour nos officiers et nos groupes de nettoyeurs de tranchées, à toute une série de combats isolés où leur bravoure, leur audace et leur esprit d'initiative se manifestent de façon éclatante.
Le commandant **KREMPP**, sérieusement blessé pendant la traversée du tir de barrage, a passé le commandement du bataillon au capitaine **BESSE** et la progression des nôtres continue sans arrêt

dans le bois Triangulaire. Les abris allemands qui s'y trouvent sont nettoyés de façon implacable, grâce au concours de la section de lance-flammes qui a accompagné nos vagues d'assaut. Tous les objectifs assignés au régiment sont intégralement atteints ; sans perdre une minute, les compagnies en commencent l'organisation défensive, malgré le bombardement devenu très violent.

La nuit est employée à consolider ces organisations ; quelques contre-attaques ennemies sont brillamment repoussées et nous ne perdons pas un pouce de terrain si brillamment conquis.

L'énumération de tous les actes de bravoure accomplis au cours de l'action dépasserait les limites de ce récit. Nous n'en citerons que quelques uns. Le père **BROTTIER**, notre digne et vaillant aumônier, part en tête des vagues d'assaut, laisse dans les fils de fer une bonne partie du bas de sa soutane et arrive un des premiers dans le bois Triangulaire. Le soldat **LAVAL**, de la 6e compagnie, se porte à l'attaque d'un îlot de résistance, abat lui-même l'officier qui commande le groupe ennemi et oblige les 20 hommes qui le compose à se rendre. Le soldat **MOUJON**, accompagné de deux camarades seulement, attaque résolument un groupe de plus de 30 Allemands dirigé par 3 officiers, qui résistent dans un îlot, abat un des officiers et 5 hommes, fait plus de 20 prisonniers et délivre 2 soldats français d'un régiment voisin capturés par les Allemands. Le sergent **LONDONSCHUTZ**, grièvement blessé en s'élançant à l'assaut, dit froidement à ceux qui veulent le soigner : « Laissez-moi là, enlevez-moi mon équipement et continuez à avancer ! » L'œil droit arraché, le sergent **DANIEL**, de la 1ère compagnie, reste vingt-quatre heures parmi ses camarades, les exhortant à tenir bon sous le bombardement et, sans avoir proféré une plainte, meurt en brave le lendemain.

La matinée du 5 septembre est relativement calme ; on l'emploie à recenser le butin de toute nature, consistant en plus de 1000 fusils, des mitrailleuses, des minenwerfer de 240, des munitions, des outils en grand nombre, des vivres de réserve, des appareils téléphoniques, une ample provision de chocolat, de sucre, de confitures, de conserves d'abricots, ainsi qu'un lot important de bouteilles d'eau minérale qui ne sont pas la partie du butin la moins appréciée des hommes après une affaire aussi chaude et dans cette région de la soif.

Trois cents Allemands ont été faits prisonniers ; de nombreux cadavres jonchent le terrain complètement bouleversé ou gisent dans les abris écrasés. Notre artillerie a accompli un travail de destruction aussi effrayant que réussi. Les réseaux épais qui protégeaient les tranchées ont été volatilisés, les abris très profonds et très solides sont presque tous écrasés, les blockhaus de mitrailleuses quoique solidement bétonnés, ont été chavirés de magistrale façon. Le bois Triangulaire qui, quelques jours avant l'attaque, était un très beau bois, épais, touffu, peuplé de très beaux arbres en pleine verdure, n'existe pour ainsi dire plus et, présente l'aspect chaotique d'un vaste abatis où se dressent ça et là quelques troncs noircis et calcinés, sans la moindre trace de verdure. Les poilus ne peuvent en croire leurs yeux et c'est, de leur part, un concert de louanges à l'adresse des artilleurs qui ont accompli si magistralement leur besogne.

La soirée du 5 septembre est des plus mouvementées ; à partir de 14 heures, les Allemands dirigent sur nos positions, et plus particulièrement sur la lisière ouest du bois Triangulaire (tranchée Karoline), un bombardement d'une violence inouïe qui semble être le prélude d'une attaque. Elle est enrayée par nos tirs de barrage et les quelques éléments ennemis qui réussissent à déboucher sont fauchés par le tir de nos mitrailleuses et de nos F.M. qui n'en laissent pas un seul debout. Mais le bombardement fait rage. De 14 heures à 16 heures, plus de 8000 obus tombent sur le bois.

Dans la nuit de 5 au 6 septembre, le lieutenant-colonel **BOURG** reçoit l'ordre de reprendre l'attaque dans les conditions suivantes :

S'installer au carrefour de la route Chaulnes – Lihons et de la tranchée des Sélénites.

Attaquer sur le point 727 en liaison avec la 51e D.I., puis chercher à relier ces différentes attaques, de 735 vers la tranchée des Sélénites, et en progressant dans le bois Triangulaire vers la cerne sud-est dudit bois, qu'il y aurait gros intérêt à atteindre.

Le mouvement doit être exécuté au nord du bois par le bataillon **BONNOT** du 105e R.I., mis sous les ordres du commandant du 121e R.I., et au sud du bois par la 11e compagnie (capitaine de la **CHAUME**).

L'attaque part à 16 heures. Au nord, le bataillon **BONNOT** atteint son objectif par un combat pied à pied, malgré une résistance tenace de l'adversaire. Au sud du bois, la 11e compagnie, entraînée

brillamment à l'assaut par le capitaine **de la CHAUME,** enlève d'un seul bond la tranchée des Sélénites, dont les défenseurs sont tous tués à la baïonnette. Contre-attaquée à 16h 30, cette belle unité repousse vaillamment l'ennemi, sans céder la moindre parcelle du terrain qu'elle vient de conquérir. Le soldat **LABAUDE (Sylvain),** un fin lanceur de grenades, posté à la garde du barrage établi dans la tranchée conquise, réussit par son adresse et sa bravoure à tenir les Allemands à distance pendant trente-six heures et, à coups de grenades, en tue un nombre respectable.

Seul, un îlot allemand situé au point de jonction avec le 92e R.I. résiste encore à l'attaque de ce régiment sur la Demi-lune n'ayant pas entièrement réussi. Cet îlot est réduit le 7 au matin après avoir été encerclé et attaqué à la grenade ; 60 prisonniers y sont cueillis.
Le deuxième objectif assigné au 121e R.I. est, cette fois encore, intégralement atteint. Sans perdre une minute, sous un bombardement rageur, une tranchée est établie à travers le bois Triangulaire entre les positions conquises par le bataillon **BONNOT** et la compagnie **La CHAUME**, et les contre-attaques tentées par l'ennemi le 7 et les jours suivants ne réussissent pas à nous faire reculer d'une semelle.
Du 7 au 15, le régiment reste sur la position qu'il a si bravement conquise, continuant sans relâche ses travaux d'organisation et supportant des bombardements d'une violence inouïe, ininterrompus, de jour comme de nuit, lesquels, en raison du manque d'abris, lui occasionnent de très grosses pertes, sans que son haut moral en soit en rien diminué.
Le 15 septembre, relevé sur ses positions par le 105e R.I., il vient s'installer en réserve de division dans les baraques du bois des Ballons.

La période du 1er au 15 septembre lui a coûté :
5 officiers et 174 hommes tués.
10 officiers et 545 hommes blessés, soit au total, 15 officiers et 719 hommes.
A la suite de cette brillante action, il obtient une citation à l'ordre de l'armée (Voit le texte à la fin de l'Historique).

Le secteur Lihons – Chaulnes.

Le séjour au demi-repos dans le camp du bois des Ballons n'est pas de longue durée. A peine le régiment s'est-il reconstitué par l'arrivée de renforts appartenant en majorité à la classe 1916, qu'il lui faut relever le 105e R.I. dans le secteur Lihons – Chaulnes, récemment conquis par lui.
Pendant cette période de secteur qui ne dure que huit jours, il n'est procédé qu'à des travaux d'organisation tendant à consolider les positions conquise et à créer des communications vers l'arrière. Tâche ardue ! La pluie est venue ; le sol complètement retourné et remué par les obus ne tient obus, tout croule, tout s'éboule ; il faut, pour avoir des boyaux solides, faire le long des parois des revêtements en claies et en fascines maintenues par des piquets profondément enfoncés dans le sol du boyau et dont l'extrémité libre est attachée par des fils de fer à des harts, afin de compenser l'effet des poussées latérales. Le fond du boyau est garni d'un caillebotis sur toute la longueur. En a-t-on placé des kilomètres, de ce caillebotis, dans le secteur de Lihons ! Et pendant tout ce temps, les deux artilleries restant très actives, la ration journalière d'obus demeure copieuse.
Le 30 septembre au soir, en conséquence du régime de relève établi, retour au bois des Ballons où l'on reste huit jours à gratter la boue qui forme cuirasse sur les effets. Le commandant du corps d'armée passe le régiment en revue.
Les huit jours sont vite passés et, le 9, nous relevons le 105e R.I ; dans le secteur Lihons – Chaulnes.

L'affaire de la tranchée du Héron.

Le 10 octobre, la 54e division doit exécuter à la gauche du régiment une attaque dont le but est de s'emparer de la tranchée de Toscane, de la tranchée du Héron et des bois au nord de Chaulnes. Cette attaque doit être soutenue par les feux de la compagnie de gauche du 3e bataillon ; cette compagnie

doit, en outre, occuper la tranchée de Toscane et la tranchée de Sicile qui seront enlevées au premier bond par le 208e R.I., puis relier la tranchée de Toscane à la première ligne nord du bois Triangulaire. Le reste du bataillon **de la POMÉLIE** (3e), tout en maintenant sa ligne, couvrira le flanc droit de l'attaque du 208e R.I. et l'appuiera par ses feux de mitrailleuses et de V.B.
L'attaque du 208e R.I. se déclenche à 11 heures ; à 11h 10, le bataillon **de la POMÉTIE** occupe la position qui lui a été assignée et appuie de ses feux la compagnie du 208e R.I. chargée d'enlever la tranchée du Héron.
Mais cette attaque ne réussit que partiellement et, à 14h 30, le bataillon **BESSE** (2e) est mis à la disposition du lieutenant-colonel **JOLY**, commandant le 208e R.I., pour étayer l'attaque du bataillon de droite de ce régiment très durement éprouvé par le feu de l'ennemi.
Le détail complet des opérations effectuées par le 2e bataillon dépasserait les limites de ce récit et nous n'en citerons que l'épisode le plus glorieux.
Sous un bombardement très dur, au prix de pertes sérieuses, la 6e compagnie, en tête de laquelle marche la section du sous-lieutenant **GOUPIL**, réussit à s'emparer de la tranchée du Héron et à établir un barrage à quelques mètres du point de jonction de cette tranchée avec la tranchée du Sagouin. La section **GOUPIL** et la section de mitrailleuses **NATY** de la C.M. 2 sont chargées de la défense de ce barrage. Le 12 octobre, vers 16 heures, une contre-attaque se déclenche, très supérieure en nombre. Pris de front et à revers, les braves qui composent ces deux sections livrent un furieux corps à corps et, refusant de se rendre, se font tuer jusqu'au dernier. Le lendemain, nous pouvions, à l'aide de nos jumelles, apercevoir leurs casques alignés par les Allemands sur le parapet de la tranchée et quelques jours plus tard, la tranchée du Héron définitivement conquise, nous retrouvions les corps du lieutenant **GOUPIL** et des hommes de sa section, tous au grand complet. L'état de la tranchée et des nombreux cadavres allemands mélangés à ceux de nos braves, et que l'ennemi n'a pas eu le temps d'ensevelir, disent éloquemment quelle a été l'âpreté de la lutte et combien la glorieuse section a fait payer cher à l'ennemi la conquête du barrage qu'elle était chargée de tenir. La section a été citée à l'ordre de l'armée et, depuis ce temps, dans nos prises d'armes, la section de tête de la 6e compagnie porte un fanion de soie portant en lettre d'or l'inscription : « ***TRANCHÉE DU HÉRON*** »

Citation de la 1ère section de la 6e compagnie.

*« Chargée, le 11 octobre 1916, d'attaquer à la grenade un barrage ennemi, la 1ère section de la 6e compagnie, sous la conduite de son chef, le sous-lieutenant **GOUPIL**, a non seulement enlevé son objectif dans un élan admirable, mais a encore réussi à s'emparer de la tranchée ennemie de 200 mètres environ que protégeait le barrage et à s'y installer. Contre-attaquée le 12 octobre par des forces supérieures, leur a opposé une résistance admirable et leur a infligé de très lourdes pertes dans la lutte au corps à corps où son chef, ses gradés et ses soldats se firent tuer tous jusqu'au dernier. »*

Le 20 octobre, relevé par le 105e R.I., le régiment stationne trois jours à Hangest-en-Santerre, et de là, enlevé en camions automobiles, va cantonner dans la zone Villers-Tournelle – Coullemelle.

Son séjour en secteur du 10 au 20 octobre et les combats auxquels a pris part le 2e bataillon, lui ont coûté :
1 officier et 72 hommes tués.
3 officiers et 141 hommes tués.
Les périodes de repos, pendant la bataille de la Somme, ne sont jamais de longue durée. Le 31 octobre, le régiment remonte en camions automobiles, débarque à Rosières-en-Santerre et dans la nuit du 1er au 2 novembre, relève de nouveau le 105e R.I. dans le secteur Lihons – Chaulnes.

Le travail d'organisation et de remise en état des nouvelles positions (tranchées du Héron et du Sagouin) est immédiatement repris ; les pluies incessantes ont rendu le terrain impraticable, tranchées et boyaux s'effondrent de toutes parts, le maintien des communications devient un problème presque insoluble. Le matériel nécessaire, caillebotis, fascines, claies, piquets, bois d'abris, ne peut arriver que jusqu'à Lihons. Pour l'amener en ligne, c'est un parcours de plus de trois kilomètres, par des boyaux inondés, dans la boue jusqu'à mi-cuisse et à travers une région constamment bombardée. Quelle formidable somme d'efforts doivent donner les hommes ! Couverts de vermine, manquant d'eau pour les soins de propreté corporelle, sur les chantiers de jour comme de nuit, sans cesse marmités, ils travaillent sans se plaindre, toujours ardents à la besogne, avec l'âpre volonté de vaincre toutes les difficultés qui se présentent. Existence plus dure que celle de la bataille elle-même, avec le danger sans cesse présent et l'obligation de recevoir les coups sans les rendre.
Le 4 novembre, dans l'après-midi, les Allemands bombardent violemment le secteur, 25 obus de 305 tombent sur Lihons et écrasent plusieurs caves. L'un d'eux tombe sur un abri des sapeurs et volatilisent 600 paires de bottes américaines en caoutchouc, arrivées la veille et attendues avec une impatience bien excusable si l'on se représente l'état des boyaux et des tranchées, véritables ruisseaux de boue où les imperméables auraient facilité la promenade.
A la gauche du régiment, le 7 novembre à 9^{h} 59, la 75^{e} brigade attaque les villages de Pressoire et Ablaincourt ; à 12 heures, les deux villages sont enlevés, le bataillon de gauche du 121^{e} R.I. qui a appuyé l'attaque par ses feux, a bénéficié aussi d'une bonne partie du bombardement de réaction de l'artillerie ennemie.
Des deux côtés, à partir du 8 novembre, il n'y a plus d'action d'infanterie, mais les deux artilleries restent très actives.
Les travaux de consolidation et d'entretien de la position sont continués au prix d'efforts considérables jusqu'au 27 novembre, date à laquelle le régiment est définitivement relevé dans le secteur de Lihons par des éléments de la 20^{e} division.

Le séjour en secteur pendant le mois de novembre a coûté :
27 hommes tués.
69 blessés.
Au total, les pertes résultant du feu pendant la bataille de la Somme sont, pour le régiment :
7 officiers et 287 hommes tués.
15 officiers et 801 hommes blessés.
Soit : 22 officiers et 1.088 hommes.

La durée de l'effort, la sévérité de la lutte, la violence des bombardements, l'étendue des pertes, la nature du sol et les difficultés de l'existence matérielle font de la bataille de la Somme la période la plus dure de l'histoire du régiment pendant la grande guerre.
Au moment où la division quitte définitivement le 10^{e} corps, le général ANTHOINE, commandant le C.A., lui adresse un ordre du jour des plus élogieux, dont ci-dessous un extrait :

Au moment où la 26^{e} D.I. quitte le 10^{e} C.A., le général commandant le C.A. tient à lui adresser ses remerciements et ses vœux.
Il confond dans la même pensée de reconnaissance et le chef qui a su régler et diriger les efforts de la division, et ses vaillantes troupes qui ont si généreusement répondu à son appel.
La 26^{e} D.I. sort du secteur de Chaulnes avec la haute et légitime fierté d'y avoir atteint tous les objectifs assignés à ses attaques, d'avoir intégralement maintenus ses gains et d'en avoir sans trêve organisé l'occupation ; l'infanterie s'y est montrée aussi ardente que tenace par-dessus tout éloge.

Le général commandant le C.A., indissolublement uni pat ces inoubliables souvenir à la 26^{e} D.I., suivra de tout cœur les nouveaux succès qu'elle ne peut manquer d'obtenir partout où elle sera appelée à se battre.

Ancestrami

Une dernière fois, il s'incline respectueusement devant ses glorieux drapeaux.

Les Bois de Thiescourt.

Ramené le 30 novembre dans la région Villers – Tournelle – Coullemelle, le régiment se met en route le 1er décembre pour gagner par étapes la région de Nanteuil-le-Haudouin, où il doit s'embarquer en chemin de fer pour le camp de Neufchâteau.
L'entraînement à la marche a bien failli pendant cette longue période de séjour dans la boue de la Somme. Néanmoins les étapes successives sont enlevées sans qu'il y ait un traînard et dans l'ordre le plus parfait. Le froid est vif, mais la région traversée est pittoresque. Les cantonnements suffisants et, d'ailleurs, on est disposé à trouver tout parfait au sortir de l'enfer de la Somme.
Le 1er décembre, le 121e R.I. est à Thieux, Ducamps, Fresnières, le 2 à Cambronne, Auvillers, le 3 à Aumont, Apremont et Saint-Nicolas-d'Assy, le 5 à Baron, Broiselles et Rosières, et, le 7, arrive à Nanteuil-le-Haudouin. Les opérations d'embarquements sont rondement menées et, le 8, après débarquement en gare de Neufchâteau, on s'installe au cantonnement.

- - E.M et 1er bataillon à Vesaignes-sous-Lafauche.
- - 2e et 3e bataillons à Chalvraines.

Période de nettoyage de huit jours, puis reprise de l'instruction. Tous savent qu'au début du printemps, il faudra donner un puissant effort et comprennent qu'il faut s'y préparer. La région présente des terrains de manœuvres superbes ; c'est un grand plateau à larges ondulations, coupé de forêts et de boqueteaux permettant les exercices les plus variés. Des manœuvres de division au cours desquelles sont étudiées les méthodes d'attaque qui seront employées pout l'offensive du printemps intéressent au plus haut degré hommes et gradés, et, à l'issue de cette période de repos, l'habilité manœuvrière de la troupe n'a d'égales que son excellent esprit, son exacte discipline et la ferme volonté de tous de donner d'un cœur résolu l'effort qui sera demandé.

1917

Le 17 janvier, le régiment s'embarque en chemin de fer à la gare de Rimaucourt, débarque le 18 et le 19 à Nanteuil-le-Haudouin et, après une courte étape, s'installe au cantonnement :

- - É.M et 1er bataillon à Ormoy-Villers ;
- - 2e bataillon à Boissy, Fresnois.
- - 3e bataillon à Péroy, Les Gombries.

Le 23, il est enlevé en camions automobiles, débarque à Élincourt-Sainte-Marguerite et relève dans le bois de Thiescourt le 265e R.I. en face des organisations ennemies de Thiescourt et de La Chapelle-Saint-Aubin.
Le secteur est très calme ; il s'agit d'enlever et de mettre au point les travaux offensifs commencés par la 61e division.
Le froid est sibérien, 15° au-dessous de zéro en moyenne, et la terre gelée a la consistance du roc. Il est impossible de l'entamer à la pioche, il faut la désagréger par des pétardements à la cheddite et, dans de pareilles conditions, le travail n'avance que lentement.

L'installation matérielle n'est pas brillante ; près de trois bataillons sont entassés dans la carrière Martin, immense souterrain de plus de 500 mètres de profondeur, creusé dans la tuff, où l'existence dans la poussière, l'humidité et le noir n'a rien d'attrayant.
Vers la fin de février, l'aviation fait connaître que l'ennemi a fait sauter les ponts d'Ourscamp ainsi que divers autres ponts sur l'Oise. Que signifie cette opération ? Serait-ce un indice de repli ?
Les travaux d'aménagement avancent et prennent bonne tournure ; les avions ennemis ont tôt fait de les photographier, car le bois, dépourvu de feuillage, facilite les investigations aériennes et, dès le 25 février, l'activité de l'artillerie ennemie augmente. L'entrée de la carrière Martin, où la circulation est intense, est particulièrement bien repérée ; à l'improviste, plusieurs fois dans la

journée et dans la nuit, une rafale arrive, précise et rageuse. Mais ce ne sont que des 77 et la Somme nous a appris à n'en pas faire grand cas !

Le repli allemand du printemps 1917.

Sans être une seule fois relevé, le régiment reste en secteur du 23 janvier au 15 mars. Dès le 5 mars, le secteur redevient calme, l'artillerie allemande ne tire presque plus ; il semble que l'ennemi ait réduit ses effectifs et surtout retiré un nombre respectable de batteries ; l'hypothèse de son repli ou de ses préparatifs de repli se précise. L'ordre arrive de multiplier les coups de main pour faire des prisonniers.
Le 13 mars, un coup de main dirigé par le sous-lieutenant **MAZOIT** sur les tranchées de Lemberg et d'Échalat permet de constater qu'elles sont inoccupées.
Le 15, un coup de main dirigé par le sous-lieutenant **de LARMINAT** sur La Rue-Mélique vient confirmer ce renseignement.
Il n'y a plus de temps à perdre et le 16, à 17 heures, le bataillon **BASTIANI** (1er) se porte à l'attaque des pentes nord de La Chapelle-Saint-Aubin ; le 17 au matin, les 2e et 3e bataillons, suivant le mouvement, marchent sur La Rue-Mélique et Thiescourt ; ils trouvent devant eux le vide complet et, continuant leur marche, atteignent la Divette.
Le 18 au matin, la Divette est franchie sans que se manifeste la moindre réaction ; le régiment prend pour objectifs successifs : Evricourt, Suzoy, Larbroye et Noyon. En formation largement articulée, il marche vers l'Est, sans éprouver de résistance, encadré à gauche par la 61e division, à droite par le 139e R.I.
A 10h 55, le 1er bataillon, ayant trouvé un passage dans la plaine inondée, entre le premier dans Noyon, aux acclamations de la population qui n'a plus vu de Français depuis 1914. Le spectacle est très émouvant, les femmes et les enfants embrassent les poilus, les hommes viennent leur serrer les mains en pleurant de joie et les braves troupiers du 121e R.I., très émus eux aussi, rendent copieusement embrassades et poignées de main.
Mais il faut se hâter et atteindre l'ennemi ; dès la sortie de Noyon, la 2e compagnie (capitaine **GUIGARD**) se heurte à une arrière garde boche installée sur le mont Saint-Siméon et l'on déloge après un court combat.
Le 19 mars, le mouvement continue ; les 2e et 3e bataillon entrent à leur tour dans Noyon et se préparent à prendre la route de Channy, quand l'ordre est donné à la 26e division de se laisser dépasser par la 61e D.I.
Le soir même on cantonne à l'ouest de Noyon, à Dives-Le-Franc et Ville et, le 25 mars, après une courte étape, on traverse Noyon pour cantonner :

- - E.M, 1er et 2e bataillon à Béhéricourt ;
- - 2e bataillon à Salency.

Du 21 au 31 mars, le stationnement dans la région de Béhéricourt est mis à profit pour réparer hâtivement les routes et les ponts que l'ennemi a fait sauter pendant son mouvement de retraite.

La bataille sous Saint-Quentin.

Le 1er avril, la marche est reprise dans la direction de l'Est : par Villequier-Aumont, le régiment atteint Flavy-le-Martel. Spectacle inoubliable ! Nous entrons dans la région systématiquement dévastée par l'ennemi avant sa retraite. Des villages florissants, il ne reste pas une maison ; tout a été rasé au niveau du sol, et seules des briques éparpillées peuvent en indiquer l'emplacement. Les arbres sont tous, sans exception, sciés à 1 mètre du sol. Des débris chaotiques de machines, de chaudières éventrées, de tuyaux de vapeur tordus, enchevêtrés et déchiquetés par les explosions, sont tout ce qui reste des sucreries et des usines prospères de cette riche région ; les instruments

agricoles de toute sorte, charrues, faucheuses, moissonneuses ont été méthodiquement rassemblés à la sortie des villages ; on y a mis le feu, il n'en reste plus qu'un amas de ferraille lamentable et inutilisable. Des pierres et du fumier ont été jetés dans les puits. Travail de vandales qui sera la honte éternelle des Boches.

La rage au cœur, les hommes traversent cette région si barbarement ruinée. Leur désir de venger tant d'atrocités, tant de cruauté et de barbarie est impérieux, la sois de la vengeance et des représailles, nous serre la gorge !

Le 2 avril, on cantonne à Flavy-les-Martel, ou plutôt sur l'emplacement de ce bourg florissant. Pendant ce temps, la division a continué sa marche et, bousculent les arrière-gardes ennemies, a atteint la ligne Urvillers – cote 108 – Giffécourt. Mais à partir de cette ligne, l'ennemi fait tête ; il est venu s'installer sur cette fameuse ligne **HINDENBURG**, dont on a tant parlé, ligne formidable, organisée à loisir, depuis longtemps, suivant toutes les règles de l'art, couverte par un réseau très compliqué et très épais de fils de fer, judicieusement flanqué par des mitrailleuses sous blockhaus bétonnés et susceptible d'opposer une résistance presque insurmontable.

Le 5 avril, le régiment se porte par Artemps sur Séraucourt-le-Grand ; le 3e bataillon relève le 92e R.I. dans le secteur de Grugies, les deux autres s'échelonnent en arrière à Artemps et Séraucourt-le-Grand et l'on s'attelle immédiatement aux travaux d'attaque. Il s'agit d'enlever la ligne **HIDENBURG**, et de poursuivre l'ennemi dans la direction de l'Est.

Encadré à gauche par la 25e D.I., le 121e R.I. doit enlever d'assaut la position ennemie entre le saillant du moulin de Touvent et la ferme du Pire-Aller. Des reconnaissances exécutées pendant la nuit du 10 au 11 et celle du 11 au 12 permettent de constater à quel obstacle formidable on va se heurter, mais la soif de la vengeance est dans tous les cœurs ; on ira de l'avant quelles que soient les difficultés.

L'attaque est définitivement fixée au 13 avril à 5 heures. Pendant la nuit, les bataillons **KREMPP** (2e) à gauche, **de la POMELIE** (3e) à droite, prennent leurs emplacements de départ et, à 4h 56, ils se mettent en marche pour serrer sur le barrage établi à cette heure-là sur les tranchées allemande.

Les vagues d'assaut se portent résolument en avant, suivant au plus près notre barrage et progressent rapidement en traversant le barrage ennemi, d'ailleurs peu dense, mais arrivées à hauteur des réseaux protégeant la première ligne, les chefs de section de tête constatent que la plupart des brèches que devait réaliser le tir de notre artillerie sont tout à fait insuffisantes. L'épaisseur du réseau est telle qu'il n'a pas été coupé de bout en bout et, la nuit pendant les accalmies du bombardement, les Allemands l'ont réparé et ont bouché les passages ouverts par notre feu. Il faut en chercher d'autres et en créer, se fractionner par petites colonnes pour utiliser ceux que l'on trouve. Pendant ce temps d'arrêt forcé, le barrage roulant a continué sa marche et ne protège plus les vagues d'assaut ; les Allemands, qui ne sont plus aveuglés par les explosions, aperçoivent nos colonnes et dirigent sur elles un feu de mitrailleuses des plus nourris et très meurtrier.

Au bataillon de gauche (**KREMPP**), les compagnies de première ligne abordent le réseau par petites colonnes en utilisant les coupures et chicanes qu'on peut y trouver, et malgré des pertes sévères, réussissent à la traverser et à occuper la première tranchée allemande. Les défenseurs de cette ligne battent précipitamment en retraite par le boyau, tandis que les mitrailleuses de la deuxième ligne font rage. La section de gauche de la compagnie **RIVAUD**, sous les ordres du lieutenant **POTHIER**, cherche vainement, dans la lueur incertaine du petit jour, la liaison avec le 98e R.I. dont l'attaque a échoué et qui n'a pas pu prendre pied dans la première ligne. Il est urgent de couvrir la gauche du bataillon, très en l'air par suite de cette circonstance. Après voir fait 8 prisonniers et cloué sur sa pièce un officier mitrailleur dans la tranchée des Singes, le lieutenant **POTHIER**, quoique blessé une première fois, peut installer sa section en crochet défensif aux abords de la tranchée du Niémen. Blessé une seconde fois, il doit quitter le commandement de sa section.

Les autres fractions, prises sous le feu violent des mitrailleuses de la deuxième ligne, se jettent dans la tranchée du Bambou et engagent la lutte avec les mitrailleurs et grenadiers ennemis. La section du lieutenant **THEBAUT**, énergiquement enlevée par son chef, réussit à déboucher et à se porter en

avant, mais, arrêtée par un nid de mitrailleuses fortement retranché, son chef tué, elle doit de nouveau s'accrocher au sol. L'adjudant **THIEBAUD** qui appuie ce mouvement avec sa fraction, est tué à son tour, et, cependant, l'effort continu de plus belle. Le lieutenant **DUSSOUR**, grièvement blessé à la cuisse, garde le commandement de sa section et l'installe de façon à repousser tout retour offensif ; il reste à la tête de sa troupe jusqu'à 10 heures, moment où il est de nouveau atteint d'une balle à l'épaule pendant qu'il se soulève sur les coudes pour encourager ses hommes.
Au bataillon de droite, mêmes difficultés. Le réseau allemand est presque intact, les vagues arrêtée par le fil de fer doivent glisser le long de l'obstacle jusqu'aux rares passages praticables. Pendant ce mouvement, les pertes sont cruelles. Le capitaine **de la CHAUME** est tué au moment où, en avant de sa compagnie, il cherche lui-même un passage pour ses fractions de tête, son corps reste accroché dans le barbelé. Le capitaine **ENTZ**, connu de tout le régiment pour son courage indomptable et sa bravoure souriante, est mortellement atteint d'une balle dans la tête, les lieutenants **DUBUIS** et **SŒUR** sont blessés. Leurs sections brûlant du désir de venger la perte de leurs officiers, continuent leur progression, et on ne saurait trop admirer la valeur de ces splendides troupes dont de telles difficultés et de telles pertes ne ralentirent en rien l'élan. La 9e compagnie, menée par le lieutenant **MÉGE**, s'engouffre dans une brèche, saute dans la tranchée ennemie et engage le combat corps à corps. Un officier mitrailleur allemand est tué par le soldat **GUINET**, les servants subissent le même sort et la pièce reste entre nos mains. Poursuivant sa progression, la compagnie pénètre à plus de 300 mètres dans la position ennemie en même temps que la 11e compagnie (**de la CHAUME**) atteint le Pire-Aller et s'y cramponne, entourée de tous côtés par l'ennemi.
Sur tout son front d'attaque, le régiment a pénétré dans la fameuse ligne **HINDENBURG**. Découvert sur sa gauche par l'échec du Régiment voisin, sa progression devient extrêmement ardue, les Allemands se sont rendu compte de la situation et, vers 7 heures, la réaction ennemie commence.
A gauche, la compagnie **RIVAUD**, pressée de front et de flanc, livre un terrible combat à la grenade sans d'ailleurs reculer d'un pas. L'ennemi contre-attaque sur toute la ligne ; il est partout repoussé et doit recules après des pertes sérieuses. Au Pire-Aller, la 11e compagnie et la section de mitrailleuses dont elle dispose doivent fournir un effort inouï ; l'ennemi est repoussé, cette vaillante unité a perdu tous ses officiers est sont effectif est réduit à 40 soldats.

Au 2e bataillon, la section de mitrailleuses de l'adjudant **COUDERT** tire sur les ennemis qui contre-attaquent ; le tireur est tué, froidement le chargeur met de côté le cadavre de son camarade et prend sa place ; il est tué à son tour, l'aide-chargeur s'installe sur la sellette et la pièce continue à tirer. Tous les sergents, caporaux et tireurs de cette section sont tués sur les pièces ; une de celles-ci est mise hors de service ; l'adjudant **COUDERT**, bien que grièvement blessé, se reporte droite avec la pièce qui peut encore fonctionner et tire lui-même inlassablement. Finalement, l'attaque ennemie est brisée grâce aux efforts de tous ces braves ! A 10 heures, nouvelle contre-attaque allemande, plus puissante encore, mais les liaisons fonctionnent déjà. Le barrage demandé par téléphone, se déclenche avec précision et une instantanéité vraiment splendide. Nos mitrailleuses, sous la direction du capitaine **ALEYRANGUES** et du lieutenant **GUILHEM**, achèvent la besogne et la contre-attaque ennemie est littéralement fauchée. Le capitaine **CAPOROSSI**, debout sur le parapet, encourage les hommes, il est tué d'une balle en plein front. Le lieutenant **PALLUAT de BESSET** est fauché par un obus alors qu'aussi calme et imperturbable qu'à l'exercice, il signale à ses hommes le résultat de leur tir. Électrisés par l'exemple de tels chefs, les hommes se battent comme des lions.
Rendu plus prudent par la dure leçon qu'il vient de recevoir, l'ennemi cesse ses tentatives, sauf sur la gauche où la compagnie **RIVAUD** lutte toujours activement à la grenade. Elle subit de grosses pertes mais, ferme comme un roc, tient bon sous la pluie de grenades et sans reculer d'un pas. Son chef, le capitaine **RIVAUD**, un brave entre les braves, parcourt tranquillement sa ligne et dirige le combat, toujours présent au moment critique à l'endroit le plus dangereux.

Le temps de répit qui nous est laissé est mis à profit pour organiser les positions conquises. L'ennemi réagit ferme par son bombardement qui est maintenant dirigé sur son ancienne première ligne ; les minenwerfer se mettent de la partie, grenades à fusil et bombes à ailettes les secondent activement.
A 17 heures, le lieutenant-colonel **BOURG** reçoit l'ordre de reprendre l'attaque à 18 heures, en liaison à gauche avec la 25e division. Il donne immédiatement des ordres en conséquence aux commandants **KREMPP** et **de la POMELIE.** Mais le débouché est impossible, la division de gauche ne peut aborder la première ligne allemande et, à 18h 30, ce sont les Allemands qui prononcent une nouvelle et furieuse contre-attaque sur le 2e bataillon.
Les grenadiers allemands se lancent à l'attaque avec décision et arrivent à 15 mètres de notre première ligne, mais, grâce à la vaillance de nos propres grenadiers et au tir ajusté de la section de mitrailleuses **GUILHEM**, leur élan est brisé. Le soldat **NEUVILLE**, mousquetaire d'élite, monte sur le parapet et, à coups de fusil mitrailleur, fauche les rangs des assaillants. La plupart d'entre' eux restent sur le restent sur le terrain ; seuls, quelques rares survivants réussissent à regagner leur tranchée.
Après ces deux sévères corrections, les boches n'insistent pas et se montrent moins agressifs. Le tir de leur artillerie, quoique nourri, demeure décousu et l'ont peut, pendant la nuit, travailler à compléter l'organisation, remettre de l'ordre dans les unités, reconstituer les équipes de spécialistes, relever les blessés et emporter les morts. Le Père **BROTHIER**, notre brave aumônier, se prodigue. Parti selon son habitude en tête des vagues d'assaut, laissant une deuxième soutane dans le fil de fer, il parcourt toute la ligne, impassible sous le bombardement, pour apporter le secours de son ministère aux blessés et aux mourants. Le souvenir de sa figure énergique, encadrée d'une belle barbe blanche, restera gravé dans la mémoire de tous ceux du 121e R.I. qui ont souffert sur les champs de bataille du régiment.
Le 14 et 15, les Allemands ne réagissent que par le bombardement et les minenwerfer, s'abstenant de toute attaque d'infanterie.

Dans la nuit du 15 au 16, le régiment, relevé par le 139e R.I. vient cantonner à Séraucourt-le-Grand.
Il y a lieu d'ajouter que, d'après les déclarations des prisonniers, le 121e R.I ; a eu devant lui des éléments composés uniquement de « Stosstruppen » qui venaient de faire de l'instruction dans un camp de la région de Cambrai et à des unités du régiment de la grande duchesse de Hesse commandés par des officiers très jeunes et très allants.
Si le narrateur s'est étendu un peu longuement sur la bataille du Pire-Aller et du moulin de Touvent, c'est que, de l'avis de tous les officiers qui ont fait toute la campagne, cette action est la page la plus glorieuse de l'histoire du 121e R.I. pendant la grande guerre.
Quelque connaissance approfondie que l'on ait des troupes, quelque habitude que l'on ait de vivre au milieu d'elles, on ne peut que s'incliner devant la bravoure déployée par le régiment le 13 avril. Jamais la troupe ne se montre plus héroïquement belle. Malgré des difficultés presque insurmontables, le 121e R.I. a mordu dans la ligne **HIDENBURG** et s'y est maintenu en dépit des contre-attaques furieuses de l'adversaire.

Ses pertes ont été de 18 officiers et 400 hommes.

Le secteur de Savy.

Ramené au repos à Ham, puis dans la région de Guiscard, le régiment travaille activement à se reconstituer et repart, le 14 mai, pour la région de Savy, à l'ouest de Saint-Quentin, où il relève une brigade de la 61e division anglaise.
Secteur relativement calme et agréable, mais où tout est à faire ou à peu près. Quelques tranchées, mais ni boyaux, ni abris. Les sections de première ligne, poussées très en avant, à 1 kilomètre environ des lisières de Saint-Quentin, ne peuvent, en raison des vues excellentes que la cloche de la

cathédrale donne sur tout le secteur, communiquer ni entre elles ni avec l'arrière. Le travail ne peut être fait que de nuit.
On s'y met sans perdre une minute ; en peu de temps le secteur prend tournure et le 15 juillet, au moment de la relève, son organisation défensive peut-être considérée comme terminée.
Dans l'ensemble, le secteur demeure calme, pendant les deux mois d'occupation. Toutefois, nous avons à supporté à plusieurs reprises des bombardements par obus toxiques à l'ypérite qui occasionnent des pertes sensibles. Au cours de l'un d'eux, le capitaine **RIVAUD**, un des vétérans du régiment, connu de tous pour son sang-froid et sa maitrise dans les circonstances les plus critiques, est grièvement blessé. Son départ est une perte cruelle pour le 121e R.I.
A deux reprises, les Allemands tentent des coups de main sur nos petits postes, dans le but de faire des prisonniers ; ils sont brillamment repoussés et c'est au contraire l'ennemi qui laisse des prisonniers entre nos mains.
Les pertes, pendant le séjour dans le secteur de Savy, sont de :
5 hommes tués.
1 officier et 54 hommes blessés.

LA COTE 304

Relevé le 16 juillet par le 265e R.I., le régiment, après avoir cantonné deux jours dans la région de Voyennes, s'embarque en chemin de fer pour le camp de Saint-Ouen, où il s'installe dans des baraquements bien aménagés et reprend en hâte l'instruction en vue d'opérations projetées dans la région nord de Verdun.

Dans les vastes plaines coupées de bois de pins qui constituent le camp, les exercices peuvent être variés et intéressants ; les grenadiers et fusiliers travaillent sans relâche et au bout de quinze jours ont retrouvé toute leur habilité et leur adresse. A la fin du séjour, le régiment est de nouveau dans une forme superbe.
Le 8 août, il est enlevé en camions automobiles et vient cantonner à Autrécourt et Ville-sur-Couzances. A partir du 10 août, les officiers font des reconnaissances du terrain d'attaque dévolu au régiment, au nord d'Esnes, sur le plateau de Pommérieux et les pentes sud de la cote 304.
Dans la nuit du 13 au 14 août, on vient, par bataillons successifs, bivouaquer au camp B dans le bois de Béthelainville, au nord de Dombasle-sur-Argonne. Le 1er bataillon, puis le 3e se portent en première ligne où ils relèvent les éléments de la 120e D.I. qui tiennent ce secteur.
La situation est très pénible ; les bombardements par obus à l'ypérite sont continus et très nourris pendant toute la durée des nuits. L'ennemi s'attend à une attaque et réagit violemment par ses tirs de contre-préparation ; les pertes sont déjà sensibles.
Les tranchées et boyaux n'existent pour ainsi dire plus ; l'aspect du terrain est chaotique, ce ne sont que trous d'obus jointifs, que les pluies des jours précédents ont à moitié remplis d'eau. Au loin, dominant tout l'horizon, se profile la hauteur du Montfaucon, belvédère célèbre, d'où les observateurs ennemis aperçoivent tous les moindres détails du terrain d'attaque. Dans ce paysage lunaire, pas un point de repère, pas un arbre, pas une route, pas un sentier. Il faudra se diriger à la boussole pour arriver exactement sur les objectifs assignés.
Encadré à gauche par le 92e R.I., le régiment doit traverser le plateau de Pommérieux et la partie ouest du mouvement de la cote 304 de façon à atteindre les pentes nord et l'éperon du bois Camard, pour permettre au 139e R.I. placé derrière lui, de se redresser face à l'Est et d'enlever la cote 304 par une marche de l'ouest à l'est. Ce résultat obtenu, la progression sera continuée sur l'ouvrage de Souvain pour atteindre le ruisseau de Forges entre Haucourt et le moulin de Raffécourt.
L'attaque est fixée au 20 août à 4h 40.
Dans la nuit du 19 au 20, les deux bataillons d'attaque (**BASTIANI** à droite, **FLORENTIN** à gauche) prennent leur formation d'assaut. Il n'y a pas de parallèle de départ ; on s'aligne à la

boussole perpendiculairement à la direction d'attaque et on attend, tapis dans les trous d'obus, l'heure de bondir à l'assaut.
Le bataillon **KREMPP** (réserve quitte le camp de Béthelainville à 2 heures, pour venir s'établir derrière les deux bataillons de première ligne. Pendant l'exécution de ce mouvement, il doit traverser un terrain infesté de nappes d'ypérite, l'obligation de garder le masque rend la marche affreusement pénible.
Dans la soirée du 19, l'adjudant **BOULICOT**, de la 3e compagnie, ayant repéré un poste ennemi à quelques distances de nos lignes, le fait attaquer par des V.B. et le capture, ramenant 15 prisonniers.
A 4h 30, le régiment est prêt à partir dans les conditions prévues. L'artillerie allemande commence dés ce moment à tirer sur sa première ligne.
A l'heure fixée, les vagues d'assaut débouchent en ordre parfait et marchent crânement à l'attaque. Le tir de barrage allemand se déclenche presque aussitôt, augmente rapidement d'intensité et atteint une extrême violence. Bien qu'une épaisse aveugle les combattants, la progression continue méthodiquement, les vagues traversent le barrage sans faiblir, malgré son extrême intensité.
On marche de la sorte jusqu'à la limite du premier bond sans éprouver pendant la traversée des premières lignes allemandes d'autres difficultés que celles provenant de la violence du barrage. Aveuglés par la fumée, dans la lueur incertaine du petit jour, quelques colonnes commettent des erreurs de direction, d'ailleurs légères mais qui provoquent une dislocation sensible dans le dispositif d'assaut. On marche dans une fumée épaisse, sans autre direction que la boussole. Les garnisons que l'ennemi a maintenues dans ses tranchées avancées se rendent facilement.
A droite, malgré les feux de mitrailleuses venant de la cote 304 qui n'est pas attaquée et qui nous prennent complètement de flanc, la compagnie de tête du bataillon **BASTIANI** (3e) progresse méthodiquement, suivant au plus près le barrage roulant, et arrive sur la tranchée Dorothée qu'elle atteint d'un seul bond, après avoir franchi la tranchée Brocart et réduit à coups de V.B. grâce à l'énergie du sous-lieutenant **DURNERIN**, une mitrailleuse ennemie qui fait subir des pertes sévères à la section de cet officier. Le commandant **BASTIANI**, blessé au pied dés le début de l'action, a dut passer le commandement du 1er bataillon au capitaine **VIVIER**.
Les deux bataillons sont arrivés d'emblées à la ligne fixée pour le premier bond. A l'heure prescrite, la progression est reprise vers le Bec de Canard et la Botte.
Dès la mise en marche pour l'exécution du deuxième bond, le bataillon de gauche (3e) éprouve des difficultés sérieuses ; des mitrailleuses, que notre barrage ne réussit pas à aveugler, tirent de la région du Bec de Canard et de la tranchée Gertrude ; leurs feux très précis et très meurtriers, retardent considérablement l'avance des premières vagues et provoquent entre les compagnies de tête du 1er bataillon qui ont progressé plus facilement et les premiers éléments du 3e un décollement en profondeur assez important. La compagnie **TAMINAU** (3e) se trouve de ce fait, très en pointe et, dès son arrivée sur la tranchée Dorothée, elle est prévenue par l'avion de la division, qui lui fait le signal : « contre-attaque », que des forces ennemies vont intervenir.
Presque au même instant, la compagnie est violemment contre-attaquée sur son front et sur son flanc gauche par des groupes ennemis débouchant des pentes nord de la cote 304.
La vaillante 3e résiste énergiquement, mais menacée d'un enveloppement sur sa gauche, le capitaine doit se replier par échelons en combattant. Grâce à la ferme résistance de la section DURNERIN et à la présence d'esprit des soldats mitrailleurs **LHORTE** et **DAYNES**, la contre-attaque ennemie et enrayée.
L'acte d'héroïsme de **DAYNES** mérite d'être cité. Au moment où la section de mitrailleuses se replie, l'homme qui porte le trépied tombe blessé. On ne s'en aperçoit pas sur le moment, mais, arrivés sur la position de repli, quand on veut mettre la pièce en batterie, plus de trépied et les Allemands avancent. Il faudrait tirer à tout prix. N'écoutant que son courage, **DAYNES** se reporte en avant au pas de course, arrive près du camarade blessé, prend le trépied et, sous le feu des ennemis, estomaqués de tant d'audace, revient à vive allure à sa section. La pièce est mise en batterie et fauche les Allemands, brisant net leur contre-attaque.
Au même instant, une autre contre-attaque, venant cette fois de la droite, tombe à l'improviste sur la compagnie **GUIGARD** (2e) qui suit en échelon débordé à droite la compagnie **TAMINAU**, et

l'oblige à se replier par échelons sur la tranchée Delhomme. Dans ce mouvement, elle perd trois de ses officier sur quatre (capitaine **GUIGARD** et sous-lieutenant **PAILLAS** blessés, sous-lieutenant **DUMONTAIS** tué.) Le capitaine **TAMINAU**, menacé d'un double enveloppement par la droite et par la gauche, est contraint de continuer son repli en combattant et de venir s'établir au sud de la tranchée Delhomme.
La 1ère compagnie, dont le capitaine **KIRIEL** vient d'être mortellement blessé, s'installe en arrière de la droite de la 2e compagnie. Les mitrailleuses de la cote 304 qui n'a pas été attaquée, tirent avec rage sur ces unités qu'elles prennent complètement d'écharpe et la situation en ce point est des plus rudes.
A gauche, la progression du bataillon **FLORENTIN** est définitivement enrayée par le feu violent des mitrailleuses agissant sur son front avec d'autant plus d'intensité que le barrage roulant ayant continué sa marche, ne protège plus le front du bataillon. Il lance des fusées à six feux, signal convenu pour fixer le barrage, mais ce signal n'est pas aperçu.
A 5h 45, la situation est telle qu'elle était à la fin du premier bond. Mar T.S.F. le lieutenant-colonel BOURG donne à son groupement d'artillerie l'ordre de reprendre le barrage sur la ligne fixée pour la fin du premier bond et de l'éteindre progressivement.
Il organise immédiatement la reprise de l'attaque et en fixe l'heure à 9h 45. On repart à l'heure dite ; le 1er bataillon progresse d'une centaine de mètres, mais mitraillé sur son flanc droit et pris d'écharpe par les défenseurs de la cote 304, il est cloué au sol.
A gauche, le bataillon **FLORENTIN** éprouve de grosses difficultés, mais n'a à vaincre qu'une résistance frontale ; il entreprend méthodiquement la conquête du terrain, réduisant successivement à coups de V.B. et par la manœuvre de ses fractions, les mitrailleuses qui lui sont opposées. Tenace et persistant dans son effort, il réalise une progression lente, mais constante et sûre, dans la direction de son objectif. Sa 9e compagnie perd successivement tous ses officiers (lieutenant **MÉGE**, sous-lieutenant **SUCHAIRE** et **DUCOUT**) ; le lieutenant **ROBERT**, qui a remplacé le lieutenant **MÉGE**, est blessé à son tour. La lutte continue tout l'après-midi et, grâce à l'énergie de chefs comme le commandant **FLORENTIN**, le lieutenant **POURTIER**, commandant la 10e compagnie, le sous-lieutenant **DARBARD**, les sergents **RAGOT** et **RIBOULET**, ce bataillon, à 19 heures, atteint à peu près intégralement les objectifs qui lui étaient assignés, faisant plus de 200 prisonniers et capturant des mitrailleuses.
Ce résultat, obtenu par une lutte tenace et pied à pied, conduite avec une volonté et un acharnement splendides, fait le plus grand honneur à ce bataillon et met en pleine lumière l'énergie, la volonté et la bravoure des officiers, des sous-officiers et des hommes.
Les pertes sont sévères, 8 officiers et 120 hommes tués, 10 officiers et 442 hommes blessés, mais le but est atteint.
Les 21, 22 et 23, on s'organise sur les positions conquises et le 1er bataillon réussit à progresser de quelques centaines de mètres.
Le 24, l'attaque est reprise et, cette fois, la cote 304 attaquée de front, le régiment couvert sur sa droite, les objectifs sont rapidement enlevés et la fameuse cote est définitivement à nous.
Le terrain conquis est jonché de cadavres allemands, il y en a des centaines, les nettoyeurs des abris des pentes du bois Camard et de la Botte ont rudement travaillé ; les cadavres empilés à l'intérieur témoignent de leur ardeur à la besogne.
Du 24 au 31 août, on reste sur les positions conquises dont l'organisation est aussitôt commencée, et, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, après relève par le 87e R.I., le 121e R.I. viens s'installer au repos à Charmontois-le-Roy et Charmontois-l'Abbé. Il y comble ses pertes et se réorganise.
Après cette brillante affaire, le régiment est cité à l'ordre de l'armée, ce qui lui vaut l'attribution de la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre (Voir le texte à la fin de l'historique.)

Le secteur de Vauquois.

Le 23 septembre, des autos-camions le transportent dans des camps établis dans les bois au sud de Clermont-en-Argonne et, le 25, il vient occuper le secteur de Vauquois entre l'Aire et le Mont des Allieux, où il relève le 340e R.I.
Le secteur est assez tranquille ; quelques bombardements de harcèlement viennent, à des heures variables, deux ou trois fois par jour, en troubler la quiétude, dans la région de la Branière ou de l'ouvrage de Moisans. La butte de Vauquois domine tout le secteur, elle porte la marque indélébile des luttes épiques qui s'y sont déroulées. La guerre de mine y continue ; au sommet du piton, une vaste faille aux parois abruptes, produite par l'explosion successive de formidables fourneaux de mines, constitue une sorte de précipice où est enseveli le village de Vauquois dont il ne reste plus trace. Les postes allemands sont sur la lèvre nord, les nôtres sur la lèvre sud, le précipice infranchissable les sépare.
Tous les matins, une détonation sourde fait trembler la terre jusqu'à plusieurs kilomètres : c'est un camouflet qui joue, à une profondeur considérable, donné tour à tour par chacun des adversaires, acharnés à cette guerre de taupes. Elle nécessite de grandes précautions et d'importants travaux auxquels les hommes du régiment sont largement conviés.
La division n'a que deux régiments en secteur, le troisième est au soi-disant repos dans les camps au sud de Clermont-en-Argonne ; on y va tour à tour passer dix jours. Le repos y est bien illusoire car les travaux de confection de claies et de fascines incombent au régiment mis en réserve. Dans cette région nord de Verdun, la terre est friable, les boyaux ne tiennent pas ; il faut revêtir de fascines et de claies sur les deux parois si l'on veut maintenir les communications. La quantité de claies, de perchettes et de fascines que nécessite ce travail est formidable et le régiment de réserve qui doit les confectionner ne jouit que de bien peu de loisirs.
Successivement le régiment occupe le secteur des Allieux et de la Buanthe et le secteur de Forimont. Vers le 15 octobre, les bombardements ennemis deviennent très violents ; ils sont exécutés en obus à l'ypérite dans le secteur de la Buanthe.
Le 22 octobre, un coup de main rondement mené nous permet d'identifier l'ordre de bataille ennemi.
Les travaux d'organisation continuent, rendu chaque jour plus difficiles par le bombardement et surtout par les pluies. Ils s'achèvent néanmoins et sont à peu près terminés quand la division quitte le secteur.
Le 27 décembre, relevé par le 38e R.I., le régiment va au repos dans la région entre Laheycourt et Revigny.

- - État-major : Maison-du-Val.
- - 1er bataillon : Auzécourt.
- - 2e bataillon : Noyers.
- - 3e bataillon : Laheycourt.

1918

LE SECTEUR DE BEZONVAUX

Le régiment stationne pendant un mois dans la région de Laheycourt, dans des cantonnements qui seraient suffisants si les toits ajourés et les murs en pisé, ornés de nombreuses lézardes, ne donnaient pas trop largement passage à la bise aigre qui vient du nord. Le froid est des plus vifs.
Le 3 février, on s'embarque de nouveau pour la région de Verdun, où la 25e division doit être relevée par la 26e D.I. L'existence y est si rude, l'atmosphère si empestées par les obus toxiques et principalement par l'ypérite, les coups de main de l'ennemi si fréquents et si violents, les bombardements si sévères, qu'il n'est pas possible de laisser les divisions plus de quarante à

quarante cinq jours dans ce redoutable secteur de Bezonvaux. Les circonstances vont exiger que la 26e D.I. le tienne pendant trois mois.

Dès l'arrivée, tous sont frappés par l'aspect de désolation de cette région nord de Verdun. Quel inoubliable spectacle ! Quelle impression de ruine, de dévastation, d'anéantissement de toutes choses ! Des belles forêts qui couvraient la contrée, pas une trace ne reste, sauf de-ci de là, quelques troncs d'arbres calcinés et tordus, lamentables et noirs, dont le plus haut n'atteint pas 1 mètre. Le terrain est bouleversé, d'un aspect général jaunâtre ; il est couvert de cratères jointifs, si nombreux, si serrés, qu'il est impossible de découvrir la moindre place qui n'est pas été affouillée par un obus. Qui dira cet aspect terrifiant de désolation et de mort de ces ravins de Vaux, du Helly, du Bazile, de la Fausse Côte, de la Caillette, du Fond du Loup, du Fond des Rousses, des pentes d'Hassoule et du plateau d'Hardaumont ? Ce sont partout des débris de toute sorte, fils de fer tordus et enchevêtrés, obus et grenades non éclatés et surtout une quantités d'ossements humains, de squelettes entiers, éparés un peu partout et si nombreux qu'on ne peut creuser un boyau ou une tranchée sans en déterrer quelqu'un. Beaucoup de tués ont été enterrés à même le parapet, peu profondément par manque de temps ; l'érosion produite par les pluies les a peu à peu découverts. Des pieds avec des restants de souliers, ou le squelette d'une main, sortent de la paroi, semblant vouloir vous arrêter au passage pour mendier une sépulture ! Vision macabre qui fait concevoir tout l'acharnement de la lutte gigantesque qui s'est déroulée pendant de si long mois sur cette rive droite de la Meuse.

Le secteur d'Hassoule, dévolu au régiment, est particulièrement dur. Accrochées aux pentes sud de la croupe qui, du col des Chambrettes, va dans la direction des Jumelles d'Ornes, les tranchées sont séparées du mouvement de terrain qui va du fort de Douaumont à Bezonvaux, par le ravin du Fond des Rousses, humide, marécageux et parfaitement surveillé par les observatoires ennemis de la plaine de la Woèvre et des Jumelles d'Ornes. Aucun mouvement n'est possibles de jour ; les ravitaillements de toute sorte ne peuvent être effectués que de nuit, à travers un terrain chaotique où hommes et mulets glissent et tombent à chaque pas, sur les pistes systématiquement battues au canon et à la mitrailleuse, et à travers les ravins où les obus à l'ypérite entretiennent méthodiquement une atmosphère empoisonnée. A Bezonvaux, dont il ne reste que quelques pierres, les sections de garde blotties dans des caves à moitié remplies d'eau ne peuvent, de jour, mettre le nez dehors. C'est le régime cellulaire à jet continu.

L'ensemble de la position constitue le terrain classique des coups de main de l'ennemi, faciles à réussir en raison du peu de distance séparant les lignes adverses, de la position dominante de l'adversaire et de l'impossibilité de faire le vide dans le terrain attaqué, par suite de cette autre impossibilité qu'est la traversée du ravin des Rousses sous le violent tir d'engagement qui y est régulièrement dirigé pendant l'exécution des coups de main. Il y en a régulièrement un par semaine, quelquefois deux ; ils réussissent chaque fois, a-t-on dit aux nôtres à leur arrivée dans le secteur.

S'étant rendu compte de ces conditions éminemment défavorables, voyant qu'il n'y a pas à compter sur le barrage de l'artillerie en raison de la grande proximité des lignes adverses, le commandant du régiment fait, dès l'arrivée, régler le tir de toutes les mitrailleuses de la position arrière sur le « No man's land » (terrain séparant les lignes adverses) et prescrit qu'au premier signal demandant le barrage de l'artillerie, toutes ses mitrailleuses, bloquées sur leur direction de tir, entreront immédiatement et violemment en action.

Le 11 février, à 7h 15, l'ennemi tente un premier coup de main sur le front du bataillon **BASTIANI**. Les mesures prévues donnent leur résultat. L'ennemi ne peut aborder nos lignes ; il est décimé par le tir des mitrailleuses. Les quelques rares hommes qui ont réussi à sauter dans nos tranchées sont immédiatement contre-attaqués ; ils s'enfuient laissant entre nos mains deux morts, qui nous permettent d'identifier l'ordre de bataille des Allemands.

Le 12 février, nouveau coup de main, de plus grand style cette fois. A 4h 50, trois « Stosstrupp », forts chacun de 60 à 70 hommes, attaquent simultanément les trois points d'appui tenus par le bataillon **BASTIANI** et la compagnie **ROUSSEAU** (5e). Nos barrages de mitrailleuses font merveille. L'ennemi ne peut les traverser, sauf sur le front de la compagnie **ROUSSEAU**, où ils sont moins denses ; un des « Stosstrupp » entre dans nos lignes, mais une contre-attaque l'en chasse aussitôt. C'est un grave échec pour les Boches, qui laissent entre nos mains deux morts et deux

blessés. Les nombreux cadavres restés dans le « No man's land » attestent l'excellent travail de nos barrages de mitrailleuses, déclenchés avec une instantanéité et dirigé avec une précision qui sont tout à l'honneur de nos braves mitrailleurs.
L'ennemi s'aperçoit que son stand de coups de main a changé d'allure. En deux jours, il vient d'essuyer deux graves échecs, et son ardeur en est singulièrement refroidie ; il va dorénavant se tenir coi pendant tout un grand mois.
Dans la nuit du 24 au 25 février, le régiment passe le secteur d'Hassoule au 139e R.I. et prend le secteur d'Hardaumont qui lui est contigu au sud.

Le séjour dans le secteur d'Hassoule lui a coûté :
1 officier et 15 hommes tués.
2 officiers et 48 hommes blessés.
Après cette rude existence dans le secteur d'Hassoule, le secteur d'Hardaumont est vraiment reposant. Faisant face à l'Est, dominant la plaine de la Woëvre, sur laquelle il a des vues très étendues, il se prêterait à une défense facile en cas d'une attaque que l'éloignement des positions ennemies et la difficulté d'aborder les pentes des Hauts de Meuse rendent tout à fait improbable.
Les bombardements sont peu sévères et le travail entrepris pour achever l'organisation défensive est aisé.
A partir du 15 mars, le bombardement ennemi augmente subitement de violence, notamment entre la rive droite de la Meuse et Bezonvaux. L'artillerie lourde à longue portée intervient avec beaucoup d'activité sur les arrières, Verdun, le Faubourg Pavé, Belleray et Dugny.
Le 16, coup de main ennemi sur le secteur d'Hassoule, tenu par le 92e R.I., qui subit des pertes sévères ; l'intensités du bombardement demeure très grande ; le 20, après une journée très agitée et une augmentation de la violence de son bombardement, l'ennemi passe à l'attaque après un marmitage par torpilles vraiment impressionnant sur tout le secteur d'Hassoule, tenu par le 92e R.I., lequel subit de nouveau des pertes sévères. Toute cette journée du 20 est marquée par un bombardement furieux. Serait-ce encore sur Verdun que va se produire la grande offensive allemande annoncée pour le début du printemps.
La journée du 21 est calme, et nous apprenons que c'est sur le front où il a opéré sa fameuse retraite stratégique de 1917 que l'ennemi lance sa nouvelle ruée, dans ce secteur de Saint-Quentin que le régiment a organisé il y a de cela huit mois.
Le régiment reprend le secteur d' Hassoule à partir du 28 mars ; l'ennemi qui désire maintenir nos forces sur le front de Verdun, cherche à nous tenir sous la menace d'une attaque ; le 1er avril, puis les 5, 6 et 9, des bombardements très violents, contenant une forte proportion d'obus toxiques, sont exécutés sur tout le secteur. La carrière d'Alsace est particulièrement prise à partie par les obus de 210 à l'ypérite. Malgré toutes les précautions prises, le nombre des intoxiqués est considérable.

Relevé dans la nuit du 12 au 13 avril par le 139e R.I., le 121e R.I. va occuper le secteur Vaux – Damloup, au sud du secteur d'Hardaumont. Le secteur est réputé comme très calme, mais, dès notre arrivée, l'activité de l'artillerie augmente progressivement jusqu'au 17, où, pendant toute la journée, les Allemands exécutent un tir lent, mais continu de destruction par obus de 105 et de 150. Vers 2 heures, de forts contingents ennemis attaquent les compagnies **GUILHEM** et **ROUSSEAU** (2e et 5e). Ils sont repoussés.
A partir du 18, le secteur redevient très calme ; on travaille beaucoup pour en terminer l'aménagement jusqu'au 3mai, date à laquelle le régiment relevé par le 165e R.I., gagne en chemin de fer la région sud de Bar-le-Duc, où il est mis au repos.

Le séjour dans le secteur de Bezonvaux lui a coûté au total :
1 officier et 22 hommes tués,
7 officiers et 512 hommes blessés.

LA BATAILLE DE L'OURCQ

Confortablement installé dans de très bons cantonnements, au sud de Bar-le-Duv, à Guerpont (état-major et 3e bataillon), Culey (2e bataillon) et Resson (1er bataillon), le régiment se repose de la dure période passée dans le secteur de Bezonvaux ; il reçoit des renforts qui comblent ses pertes et reprend sans tarder l'instruction.
La première ruée allemande de 1918 a été contenue ; on sait que l'ennemi en prépare une deuxième, que l'on attend dans la région d'Amiens. Le régiment est prêt ; le 16 mai, il embarque à Longeville, pour débarquer le 17 à la gare de Feuquières, d'où il gagne en deux étapes le cantonnement de Bougainville (état-major, 1er et 2e bataillons) et Briquemesnil (2e bataillon).
L'instruction est aussitôt reprise, et des manœuvres avec chars d'assaut permettent aux cadres et aux hommes de se familiariser avec l'emploi de ces nouveaux engins.
Le 27 mars, la grande attaque allemande s'est déclenchée sur le Chemin des Dames ; la poussée ennemie a rompu le front en ce point et gagne rapidement vers le sud, menaçant Meaux et Paris.
La 26e D.I. repart aussitôt pour s'embarquer dans la région sud-ouest d'Amiens. Le 121e R.I. prend le train à Prouzel et file dans la direction de Paris, puis de Meaux. Au passage à Pantin, pendant un assez long arrêt, on entend toutes les vingt minutes les éclatements des obus des fameuses « Berthas ». Les nouvelles que l'on prend au passage n'ont rien de réconfortant. Toutes les positions au nord de Soissons ont été enfoncées, les dernières réserves de la VIe armée ont fondu dans la bataille ; seul un réseau de cavalerie, reculant pied à pied, combattant avec acharnement, renseigne le commandement sur la progression de l'ennemi, dont les avant-gardes atteignent une ligne passant approximativement par Latilly, Neuilly-Saint-Front et Chouy.
Il n'y a pas un moment à perdre. La 26e D.I., mise à la disposition du 2e corps de cavalerie, a pour mission de s'opposer à la marche des corps allemands, dont le mouvement sur Paris par la vallée de l'Ourcq se dessine maintenant de façon très nette. Elle s'établira à hauteur de Troësnes, puis attaquera dans la direction de Chouy.
Aussi, dès son arrivée, ses éléments vont-ils être jetés successivement dans la lutte. Le premier de tous est le bataillon **KREMPP** (2e du 121e R.I.) ; il reçoit mission de couvrir le débarquement de la division. Le flanc droit appuyé à l'Ourcq, soutenu dans sa marche en avant par quelques autos-mitrailleuses, il se porte en hâte sur Troësnes, où il s'installe face à l'est.
Sa situation est difficile ; il n'a pas de liaison latérales, plus de cavalerie en avant et, comme pour briser le ressort et l'allant de ses hommes, il assiste pendant sa marche en avant au lamentable spectacle de longs convois de voitures fuyant devant l'avance ennemie. Mais, loin de démoraliser ses vaillants poilus, ce spectacle excite au contraire leur ardeur et leur résolution d'arrêter le flot ennemi. Le 121e R.I. arrive ; le Boche ne passera pas.
D'ailleurs, le contact avec lui s'établit aussitôt. Les patrouilles envoyées des deux côtés se heurtent et se fusillent, mais aucune attaque ne marque cette journée du 31 mai, pendant laquelle le bataillon **KREMPP**, tâté par les éléments avancés des deux premières divisions de la Garde, n'en supporte as encore le choc.

Entre temps, l'état-major et la C.H.R., débarque à Estably, sont acheminés en autos sur La Ferté-Million, où ils arrivent le 1er juin à 4 heures. Le 1er bataillon arrive à son tour à 14 heures ; le 3e ne rejoindra que dans la nuit du 1er au 2.
Pendant la nuit du 1er au 2, deux bataillons du 139e R.I., dirigés en hâte, dès leur débarquement, sur le terrain de la lutte, encadrent le bataillon **KREMPP** ; au sud, le bataillon **RUNACHER** tient le front entre le pont sur l'Ourcq à Troësnes et Mosloy ; au nord, le bataillon **DUPLOUY** (2e et 139e R.I.) couvre le flanc gauche du bataillon KREMPP dans la région de Silly-la-Poterie et de la maison forestière de Mortefer.
Le 1er juin, dès 8 heures, Troësnes est l'objectif d'attaques successives de l'ennemi, qui convoite ce point de passage important. La première se déclenche à 8 heures précises. Une première reconnaissance forte de 25 à 30 hommes commandée par deux officiers, débouche du Buisson de

Cresnes et tête d'aborder le village. Prise sous le feu de la section de mitrailleuses **DELPRAT**, de la C.M. 2 et de la 6e compagnie (**De LARMINAT**), elle regagne précipitamment l'abri du Buisson de Cresnes, laissant sur le terrain des morts et une mitrailleuse.
A 8h 30, nouvelle attaque, plus nourrie cette fois et appuyée par de violents tirs de mitrailleuses partant de la lisière du Buisson de Cresnes. Elle est brisée par le feu de nos Hotchkiss et de nos fusiliers qui, sans se soucier du feu ennemi, se découvrent, visant juste et abattent les fantassins ennemis qui regagnent en hâte le couvert du Buisson de Cresnes.
A 13 heures, l'attaque est reprise ; elle durera tout l'après-midi. L'ennemi débouche en force de Noroy-sur-Ourcq, – un bataillon au moins, – et se dirige sur la cote 98. Nos mitrailleuses le prennent immédiatement sous leurs feux et arrêtent net sa progression. Il stoppe un instant et reprend peu après sa marche en avant, opérant cette fois par infiltration entre les bois et l'Ourcq. A 16 heures, il passe à l'assaut, mais, grâce à un important dépôt de munitions trouvé dans le village, nos mitrailleuses sont largement approvisionnées et font des ravages effrayants dans les rangs ennemis, qui, cloués au sol, ne peuvent avancer d'un pas.
A 18 heures, le calme est établit. Les positions sont intégralement maintenues ; le brave 2e bataillon a calé l'avance boche, et la nuit n'est troublée que par des bombardements dirigés systématiquement sur les carrefours.
Le 2 juin, le 1er bataillon, mis à la disposition du lieutenant-colonel **ADAM**, commandant le 139e R.I., pour une attaque sur le Buisson de Cresnes et Noroy, se porte, par Saint-Vaast, sur Troësnes et la vallée de la Savières, au nord de ce village. Il doit être encadré à droite par le bataillon **RUNACHER**, du 139e ; à gauche par le bataillon **DUPLOUY**, du même régiment.
L'attaque part à 14h 30. Les trois bataillons rivalisent d'ardeur et se portent résolument à l'assaut. Les unités de première ligne du bataillon **JANSON** pénètrent dans le bois, mais se heurtent à l'intérieur à une solide résistance ennemie. Les sections du lieutenant **SARTIN** et de l'adjudant **VIDAL** sont encerclées, mais parviennent à se dégager grâce à la vaillance de tous, et particulièrement à celle de leurs chefs, qui tuent à coups de révolver plusieurs soldats ennemis et commandent leur troupe avec un imperturbable sang-froid. La section **BOULICOT** (3e compagnie), un moment arrêtée par les mitrailleuses, les réduit une à une et progresse hardiment. Le caporal **LONG** s'empare d'une d'entre elles et la rapporte dans nos lignes.
L'ennemi contre-attaque avec fureur ; les unités du bataillon **JANSON** résistent sur place et maintiennent la possession du terrain conquis. L'effort des Allemands porte surtout sur le bataillon **KREMPP**, (6e compagnie) enraie la progression des ennemis qui s'avancent sur elle et per la moitié de son effectif par balles à la tête.
La section du sergent **PRIVAT** fait des prodiges de valeur et contient brillamment l'ennemi, bien appuyée par les feux de mitrailleuses de la section **DELPRAT**, laquelle, quoique prise à partie par un canon d'accompagnement allemand, n'hésite pas à se porter en avant pour avoir un meilleur champ de tir et mieux accomplir sa mission. La compagnie **ROUSSEAU** (5e), soumise à un violent tir de minenwerfer, résiste superbement et fait des prisonniers. Nos mitrailleuses tirent avec rage ; les corvées supplémentaires de pourvoyeurs chargées de les alimenter sont sur les dents ; les ennemis tombent par grappes : c'est un carnage sans nom. Le tireur **JACQUET**, de la section de mitrailleuses **AUGOT**, imperturbablement calme, l'œil à la ligne de mire, abat des sections entières, grâce à la précision de son tir. On aura une idée du feu infernal de nos mitrailleuses en songeant que la compagnie du 2e bataillon a tiré 120 000 cartouches dans cette seule journée du 2 juin. L'élan ennemi est brisé ; des cadavres sans nombre jonchent le sol ; le Boche n'a pas avancé d'un pas.
Pour faire face à la situation critique résultant de l'avance rapide des Allemands du 27 au 31 mai, le général commandant la division a dû engager dans la bataille les différents bataillons de ses trois régiments au fur et à mesure de leur arrivée et sans souci des liens organiques. Le 2 au soir, la situation semblant plus calme, il prescrit des mouvements de relève destinés à mettre de l'ordre dans les régiments et à les regrouper sous le commandement de leurs chefs respectifs.
En conséquence, le bataillon **FLORENTIN** est acheminé sur Mosloy, avec mission de tenir le terrain entre ce village et le pont sur l'Ourcq, à Troësnes ; dans la nuit de 2 au 3, le bataillon

JANSON doit relever à Troësnes, le bataillon **KREMPP**, qui viendra ensuite s'établir à Saint-Vaast à la disposition du lieutenant-colonel **BOURG** dont le poste de commandement a été fixé en ce point.
Le 3 juin, à 4 heures, les relèves prescrites ne sont pas terminées et le bataillon **KREMPP** n'est pas arrivé à Saint-Vaast quand brusquement, une formidable attaque allemande se déclenche sur Troësnes et le terrain compris entre ce village et Mosloy.
L'attaque est accompagnée d'un bombardement d'une violence inouïe. De fortes escadrilles d'avions volant bas, parmi lesquelles la fameuse escadrille « tango » de l'as allemand **RICHTOFFEN**, attaquent nos lignes et nos arrières à la mitrailleuse et à la bombe ; sur tout le front des 1er et 3e bataillons la lutte fait rage.
A Troësnes, le 1er bataillon est sérieusement menacé d'encerclement et tous font preuve de la plus héroïque bravoure. Les Allemands, fauchés par le tir des mitrailleuses, des fusiliers et aussi des voltigeurs qui, insoucieux du danger, se découvrent et se mettent debout pour mieux voir, ne peuvent aborder Troësnes ; leur offensive sur le village est brisée net ; ils se réfugient à nouveau sous le couvert du Buisson de Cresnes.
Au sud de l'Ourcq, la section **MICHY**, de la 11e compagnie, et la section de mitrailleuses **FERRAGU**, de la C.M. 3, sont prises à partie par une automitrailleuse et mises hors de cause. La liaison est rompue entre le pont sud de Troësnes et le bois à l'est de Mosloy ; l'ennemi s'engouffre dans le couloir qui vient de se créer et gagne le bois de Saint-Vaast.
Au sud, vers Mosloy, il est contenu par la 11e compagnie, sous le commandement du lieutenant **TOUCAS**, dont l'action personnelle électrise toute son unité, et par la compagnie **POURTIER** (9e). Le sous-lieutenant **PROUST** vient très opportunément prolonger à gauche la compagnie **TOUCAS** et protéger le village de Mosloy de l'encerclement qui le menace. Cet officier fait preuve, en même temps que de qualités de bravoure bien connues, d'une habilité manœuvrière et d'un sang-froid superbes. La section **MONTRIGAUD**, restée très en avant et presque cernée, se défend avec acharnement et réussit à se dégager dans la soirée. Tout le 3e bataillon se bat furieusement, cause à l'ennemi des pertes sévères et tient ferme sur ses positions.
Les Allemands ont progressé dans le bois de Saint-Vaast ; ils atteignent la lisière ouest, d'où ils débouchent à moins de 300 mètres du poste de commandement du lieutenant-colonel, dont l'accès devient impossible sous le feu de leurs mitrailleuses et qui risque d'être rapidement enlevé. Les batteries du 3e groupe du 16e R.A.C. situées à proximité sont également sous le feu des mitrailleuses légères. La situation devient très critique et le bataillon **KREMPP** n'arrive toujours pas.
En hâte, les éléments du poste de commandement, téléphonistes, radios, cyclistes, sautent sur leurs armes et garnissent la lisière de Saint-Vaast ; les artilleurs lâchent leurs canons pour prendre le mousqueton et la fusillade commence quand arrive la section du lieutenant **VILLARD**, avant-garde du bataillon **KREMPP**. Les hommes sont exténués, fourbus par les trois jours de durs combats qu'ils viennent de soutenir si héroïquement à Troësnes, mais ce sont des vaillants, et leur chef un homme que rien n'arrête. La section, à laquelle le lieutenant-colonel vient dire ce qu'il attend d'elle, et leur chef un homme que rien n'arrête. La section, à laquelle le lieutenant-colonel vient dire ce qu'il attend d'elle, se lance immédiatement sur le bois de Saint-Vaast, dans un élan magnifique et y engage une lutte pied à pied et corps à corps que vient étayer le reste de la compagnie **SCHERER** qui, sous l'énergique impulsion de son chef, aborde le bois de Saint-Vaast avec une décision et un élan vraiment splendides. On ne sent plus la fatigue ; de nouveau les muscles se tendent, les énergies se décuplent, l'émulation renait. L'ennemi commence à reculer, talonné de près par cette belle unité.
Successivement arrive les autres compagnies du bataillon **KREMPP** ; elles sont immédiatement lancées dans le bois. La section **PROUDHON**, de la 6e compagnie, a son effectif réduit de plus de moitié par le feu des mitrailleuses légères ; elle les fait taire rapidement. Le caporal **SARRE** en musette une à lui tout seul et, se lançant à l'assaut, met en fuite un groupe de vingt Allemands qu'elle accompagnait. A midi, après une lutte sévère, le bois est entièrement nettoyé et les compagnies victorieuses en garnissent la lisière est.

On ne saurait trop louer le commandant le commandant **KREMPP** et ses compagnies pour cette énergique intervention, dont le résultat fut de rétablir une situation devenue très tragique et d'empêcher l'ennemi d'arriver à La Ferté Million, dont la perte aurait eu des conséquences incalculables. Ce beau bataillon a subi de grosses pertes, mais rien n'a pu arrêter l'élan de ses hommes cependant exténués par trois jours de voyage, suivis de trois autres jours d'une lutte sans trêve et d'une relève exécutée de nuit sous des bombardements impressionnants.
A partir de ce moment, la ruée ennemie sur Paris par La Ferté Million et la vallée de l'Ourcq est arrêtée. Rebuté, saigné à blanc par les pertes subies, le Boche ne tentera plus rien. A partir du 3, le lieutenant-colonel entreprend de le refouler peu à peu pour dégager le pont sud de Troësnes et mettre fin à la menace d'encerclement que l'avance ennemie sur la rive gauche de l'Ourcq laisse peser sur le village et le 1er bataillon qui l'occupe. Grâce à l'aide efficace du 16e R.A.C. et du bataillon **BESSE** du 92e dont le chef, un ancien du 121e R.I., connu pour son mordant et son habilité manœuvrière, dirige toute une série d'actions locales avec une maitrise parfaite, l'ennemi est méthodiquement refoulé et la communication par le pont sud de Troësnes est rétablie.
L'échec de l'ennemi devant la 26e division est complet. Depuis le 31 mai, il n'a pas pu faire un pas en avant. Les braves du 121e R.I., comme leurs camarades des 92e, 139e R.I. et 16e R.A.C., savaient qu'ils défendaient le cœur de la France ; l'effort ennemi s'est brisé devant l'infranchissable barrière que leur énergie, leur mordant et leur inlassable ténacité ont dressée en face de lui. Ils lui ont infligé des pertes sévères, lui ont pris des mitrailleuses, fait des prisonnières et donné la plus rude leçons que puisse recevoir une troupe ivre d'une victoire facile, lancée à la curée avec l'illusion que tout cédera définitivement devant elle.
Du 14 au 19 juin, le régiment tient le secteur de Troësnes, qu'il organise sous les bombardements que ne lui ménage pas un ennemi dépité de son échec et furieux de la rude leçon qu'il a reçue.
Le 19 juin, relevé par le 9e R.I., il est embarqué en camions automobiles et vient stationner dans la région de Mesnil-Aubry au nord de Paris.
Au cours de ces rudes combats, il a perdu :

12 officiers et 433 hommes, soit :
4 officiers et 59 hommes tués,
8 officiers et 274 hommes blessés,
1 officier et 60 hommes disparus.
Il est cité à l'ordre du Corps d'Armée (Voir le motif de la citation à la fin de l'Historique).

LE SECTEUR DES KOEURS

Le 25 juin, embarquement en chemin de fer à l'Isle Adam, et le 26, débarquement à Mussey d'où l'on gagne la région de Lisle-en-Barrois.
Trois jours après, le régiment relève, dans le secteur des Kœurs et de Han-Bislée, le 325e R.I.
Secteur des plus calmes et fort agréable. Les bataillons de première ligne, installés à Kœur-la-Grande et Koeur-la-Petite, détachent des compagnies dans la plaine herbeuse où la Meuse déroule son cours lent et sinueux. Les postes sont confortables, le canon reste à peu près muet des deux côtés. Pas de minenwerfer, de grenades à fusil, de « tourterelles » et autres engins agaçants. En face, perché sur son piton, le fort du Camp des Romains domine la vallée de la Meuse, témoin gênant d'où l'observateur boche guette tous nos mouvements. Pour l'instant, il semble vide, et c'est en vain que nos observateurs, l'œil à la jumelle, observent les parapets avec la plus méticuleuse avec la plus méticuleuse attention. Impossible de découvrir âme qui vive, et cependant le guetteur allemand veille. Qu'un détachement important se montre en un point quelconque de la plaine, une rafale de 77 arrive sans retard, copieuse et précise. Toutes précautions sont d'ailleurs prises ; les routes et les pistes sont habilement camouflées et grâce à ce maquillage savant, on peut, presque partout, se promener facilement sans être astreint à user du boyau.

En arrière, dans la forêt des Kœurs qui couvre les hauteurs bordant la rive gauche de la Meuse, le bataillon de réserve, installé dans de bons abris, travaille à l'établissement d'une ligne arrière qui court du nord au sud dans la forêt des Koeurs ; le travail est facile, la futaie procure une ombre fraiche et épaisse, l'eau est abondante, le calme complet. Période reposante après les dures journées de Verdun et de Troënes

Les beaux jours passent vite. Le 19 juillet, le régiment, relevé par le 88e R.I., gagne en camions automobiles la région de Géry et Salmagne, près de Bar-le-Duc. Il doit se tenir prêt à être embarqué en chemin de fer. La nouvelle ruée allemande s'est produite le 15 juillet sur le front de l'armée **GOURAUD**, qui tient magnifiquement prenant que, le 18, l'armée **MANGIN** commence cette foudroyante contre-offensive qui va être le début de notre victoire. Sans doute, le 121e R.I. et la 26e D.I. vont-ils aller l'alimenter. On sait que le Boche recule, les plus beaux espoirs sont permis.

Le 21, l'ordre arrive d'aller relever la 17e D.I. dans le secteur de Troyon. On repasse la Meuse et, le 24 août, le régiment se retrouve en secteur entre le bois des Chevaliers à gauche et la Meuse à droite.

Les trois bataillons sont en ligne, car le terrain que doit garder le régiment est vaste (plus de 8 kilomètres de front). Sauf au saillant des Mélèzes, point de friction assez délicat, les lignes adverses sont suffisamment distantes pour que les gros minenwerfer et autres engins de tranchées ne puissent entrer en jeu. Les abris sont nombreux et bien aménagés, le secteur est tranquille, si tranquille que la densité d'occupation en est bientôt réduite et qu'un bataillon, le 1er, est reporté sur la rive gauche de la Meuse, pour travailler à l'organisation d'une deuxième ligne entre Domcevrin et Woimbey.

Peu à peu arrivent successivement des canons de gros calibre, qui, fort discrètement, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, s'installent de toutes parts dans des positions bien cachées aux vues des avions adverses. Nous savons ce que cela veut dire ; la fameuse hernie de Saint-Mihiel va, sans doute, être bientôt opérée.

Dans la nuit du 30 au 31 juillet, le poste d'Arras, tenu par la compagnie **SCHÉRER** (7e), est attaquée par un fort Stosstrupp. Nous avons deux hommes tués, mais les Allemands s'en retournent bredouilles et sans pouvoir emmener le prisonnier qu'ils convoitaient.

L'existence de secteur continue sans que l'ennemi manifeste son activité. De temps en temps, comme pour nous rappeler qu'ils sont encore là, les Allemands envoient quelques rafales de 77 sur Seuzey, Rouvrois et Lacroix-sur-Meuse, pauvres villages, autrefois florissants et qui ne sont plus maintenant qu'une réunion de murs branlants, de maisons éventrées et de jardins où des orties géantes ont remplacé les arbustes et les fleurs. On arrive à s'y installer tout de même, tant bien que mal, en utilisant quelques caves que l'on renforce contre le bombardement possible avec des madriers et des matériaux de démolition, revêtement très suffisant contre le 77 et le 130, nos seuls visiteurs.

Dans la nuit du 7 au 8 août, la compagnie **PIAT** (10e) exécute habillement un coup de main sur la tranchée ennemie située en face du Saillant des Mélèzes. Le sous-lieutenant **RIBOULET** le conduit avec audace, arrive sans être éventé à quelques pas de deux sentinelles allemandes qui vont être enlevées. **RIBOULET** saute le premier dans la tranchée, s'empêtre dans un saucisson de barbelé qui en obstrue le fond, et ne peut retenir un juron de dépit qui donne l'alerte aux boches. Ceux-ci font feu et se replient rapidement. Le sous-lieutenant **RIBOULET** est blessé, légèrement d'ailleurs, et doit rentrer bredouille, plus marri d'avoir manqué de ci près ses deux boches que de sa propre blessure.

A partir de ce moment, dans un but d'identification, les coups de main se succèdent sans interruption. Le sous-lieutenant **BARNERIAS**, puis le sous-lieutenant **FAU** les conduisent avec beaucoup d'ardeur et de décision. Mais les réseaux allemands sont épais, il y en a de nombreuses rangées successives et, malgré les précautions prises, le bruit des cisailles donne chaque fois l'éveil à l'ennemi qui fait le vide, non sans avoir, au préalable, déclenché une vive fusillade. Le 20 août, le sous-lieutenant **FAU** est blessé avec cinq hommes.

L'ENLEVEMENT DE LA COTE 322 ET DE SAINT-MIHIEL

Le 2 septembre, la situation se précise. La fameuse hernie de Saint-Mihiel va être réduite et un rôle important est dévolu au 121e R.I. dans cette opération. Un de ses bataillons doit attaquer la cote 322, le bastion qui couvre Saint-Mihiel au nord ; ce bataillon sera ensuite dépassé par un autre qui encerclera Saint-Mihiel en occupant les hauteurs à l'est et fera ainsi tomber la ville entre nos mains.
Au bataillon **JANSON** incombe la tâche d'enlever la cote322, au bataillon **FLORENTIN**, celle de compléter l'encerclement de Saint-Mihiel en occupant La Chapelle-Sainte-Marie, puis le bois Moreau et la tranchée Hassoule, et en cherchant la jonction avec le 92e R.I. qui attaque dans la direction sud – nord à l'est du fort du Camp des Romains.
Les préparations d'attaque sont vivement poussées ; le 11 septembre, le bataillon **JANSON** (1er) vient se placer dans les tranchées de départ, face à la cote 322 et le 12, à 9 heures, l'attaque est lancée.
Les compagnies **LEBEAU** (1er) et **GUILHEM** (2e) escaladent rapidement la pente de la cote 322 et abordent la première ligne allemande, malgré la difficulté éprouvée pour traverser les réseaux épais qui la couvrent et qui n'ont pas été détruits par le feu de notre artillerie. Mais, la veille, les groupes francs du régiment, sous la direction du lieutenant VILLARD, ont pratiqué des brèches à la cisaille et les compagnies de tête sont heureuses de trouver ces passages, qui lui permettent un accès relativement facile dans la première tranchée ennemie.
Les Allemands ne réagissent qu'avec leurs mitrailleuses, elles sont rapidement et successivement réduites à la grenade et au V.B. et les compagnies s'organisent sur le terrain, assez gênées dans cette opération par le feu des mitrailleuses ennemies en position à La Chapelle-Sainte-Marie et dans la région à l'ouest du ravin Vauxel-des-Rémis. A 9h 30, le bataillon **JANSON** a atteint tous les objectifs assignés, capturant une soixantaine de prisonniers et plusieurs mitrailleuses.
Devant le succès de cette première opération, le lieutenant-colonel **BOURG** donne au commandant **FLORENTIN** l'ordre de se porter immédiatement à l'attaque de la cote Sainte-Marie et d'achever l'investissement de Saint-Mihiel par l'est en occupant la tête du ravin de Vaux-Racine, puis le bois Moreau.
Les mitrailleuses ennemies installées dans les tranchées de Constantinople et d'Aidin et à la tête du ravin de la Vaux-Racine sont très actives. Elles sont attaquées par les groupes francs sous la direction du capitaine **PIAT** et successivement réduites au silence à coups de grenades et de V.B. Fort bien soutenues par l'artillerie du groupement **PELLEGRIN**, qui aveugle avec beaucoup d'à propos les résistances latérales, les unités du bataillon **FLORENTIN** progressent méthodiquement et, à 15 heures, les tranchées de La Chapelle-Sainte-Marie sont nettoyée. Continuant sa marche, le bataillon atteint, à 19 heures, le bois Moreau, ayant ainsi terminé sa mission, fait des prisonniers et capturé des mitrailleuses.
La nuit se passe sur les positions conquises. Le 13 au matin, le sergent **LATRAN**, de la 1ère compagnie, pousse jusqu'au bois de la Petite-Pitancerie une reconnaissance habile et audacieuse et ramène des prisonniers et deux mitrailleuses qui, par la suite, auraient considérablement gêné le mouvement des bataillons **JANSON** et **FLORENTIN**.
Le lendemain matin, la marche est reprise dans la direction de l'est, vers Senonville et Varvinay ; elle s'effectue sans que l'on rencontre de résistance ; quelques prisonniers sont faits dans les bois et, le 13 au soir, l'opération sur Saint-Mihiel est terminée. Le 121e R.I. a fait 84 prisonniers, pris 15 mitrailleuses, 3 minenwerfer et un butin considérable.
La nouvelle arrive que les Américains aient progressé assez en avant dans la Woëvre ; la menace sur Verdun, que constituait la hernie de Saint-Mihiel, est définitivement conjurée.

_____

LA WAVRILLE ET LE BOIS DES CAURES

Deux jours se passent au repos à Senonville et Varvinay, après lesquels le régiment vient cantonner dans la région Woimbey, Camp Siben. De là, il est acheminé sur les camps de La Béholle et du Tremblay, pour venir finalement cantonner dans la banlieue ouest de Verdun aux casernes Jardin-Fontaine et Niel, avec un bataillon à Montgrignon.
Une puissante attaque américaine est déclenchée le 26 septembre, sur la rive gauche de la Meuse et obtient de brillants résultats. Le fameux belvédère de Montfaucon est enlevé, la progression américaine le dépasse largement dans le nord.
D'autre part, une attaque générale sur la rive droite de la Meuse est en préparation pour s'emparer des Hauts de Meuse entre la Thinte et la Meuse et se replier à l'avance américaine sur la rive gauche. La 26e D.I. doit y prendre part en enlevant la hauteur de la Wavrille, le bois des Caures et le village de Flabas.
L'attaque est fixée au 8 octobre ; deux bataillons du 121e R.I. seront tout d'abord en réserve de division. Le bataillon **JANSON** (1er), appuyé par une compagnie de tirailleurs Sénégalais du 71e bataillon, doit enlever le massif de la Wavrille, mouvement de terrain arrondi qui constitue le point le plus élevé des hauteurs au nord de Verdun, et en maintenir l'occupation.
Tâche glorieuse et très ardue, la Wavrille ayant toujours résisté victorieusement aux assauts successifs qui lui ont été donnés pendant les combats au nord de Verdun.
Le 8 octobre, à 6 heures, le bataillon **JANSON**, 3° compagnie en tête, s'élance crânement à l'assaut de la Wavrille ; la réaction ennemie est puissante, le tir de barrage extrêmement violent, les mitrailleuses très active ; l'élan de cette belle troupe n'en est en rien diminué et, à 6h 30, la crête de la Wavrille est atteinte. De nombreux ilots de résistance sont réduits un à un, les mitrailleuses ennemies et leurs servants sont capturés et, à 8 heures, les ouvrages du Bonnet et du Dragon sont conquis.
A partir de 10 heures, la réaction ennemie se manifeste par un bombardement formidable de l'observatoire de la Wavrille ; le feu est infernal, le mamelon disparaît dans la fumée des éclatements et les pertes sont sévères. Le lieutenant **OUVRARD**, commandant la 3e compagnie, est sérieusement blessé ; les fractions victorieuses se cramponnent au terrain conquis et travaillent à l'organiser sous cette avalanche de gros obus.
Le 9, l'attaque est reprise, le 1er bataillon conquiert intégralement ses objectifs, et, sans perdre la moindre parcelle du terrain conquis, repousse victorieusement toutes les furieuses contre-attaques que l'ennemi lance successivement pour reprendre le précieux observatoire qui lui donnait des vues étendues sur tout le terrain de la rive droite.
Cette brillante action vaut au 1er bataillon la citation suivante à l'ordre de l'armée.

Le 8 octobre 1918, sous le commandement énergique du chef de bataillon **JANSON**, a brillamment enlevé une position âprement défendue par l'ennemi, progressant sous de violents feux de mitrailleuses et atteignant ses objectifs grâce à la ténacité de son effort. A, pendant les jours suivants, solidement organisé le terrain conquis, bien que soumis à de très violents bombardements et a repoussé toutes les contre-attaques ennemies.

Signé : **HIRSCHAUER**.

A sa gauche, la progression du 92e R.I. dans le bois des Caures a été arrêtée par le feu de l'ennemi et ses puissantes contre-attaques. Le 121e R.I. entre en ligne à sa gauche, et, le 11, le bataillon **FLORENTIN** ayant très heureusement lié son action à celle du bataillon **TAMINAU** du 92e R.I., la crête militaire entre le bois d'Ormont et le bois des Caures, sur laquelle est établie la tranchée de Lausin, est brillamment enlevée. C'est un gros succès, car l'ennemi n'a plus de vues sur le ravin entre le bois des Caures et le bois d'Ormont et la situation se trouve de ce fait, très heureusement améliorée.

Le bataillon **LARGE** (2e) vient, dans la nuit du 11 au 12, relever le bataillon **TAMINAU** et, le 12, les bataillons **LARGE** et **FLORENTIN** doivent reprendre l'attaque dans la direction de Flabas.
Le 12, à 7 heures, les deux bataillons partent à l'attaque ; le 2e bataillon, commandé par le capitaine **REMORDS**, débouche avec décision de la tranchée de Lausin, mais subit immédiatement de grosses pertes que lui infligent les mitrailleuses ennemies installées dans la tranchée de la Dvina et qui le prennent complètement de flanc. Force lui est de se coller au sol.
A gauche, la compagnie de tête du bataillon **FLORENTIN** (3e) s'élance vigoureusement à l'assaut, mais perd immédiatement la liaison à gauche avec la 18e D.I. dont les éléments de droite, par suite sans doute d'une erreur de transmission, n'ont pas reçu l'ordre d'attaque. Prise de flanc sur ses deux côtés par les feux des mitrailleuses ennemies, la compagnie qui, en cinq minutes, a perdu le tiers de son effectif, est également obligée de se coller au sol. L'ennemi, dont le massif des bois d'Ormont et des Caures constitue le pivot vital pour la vaste manœuvre de conversion rétrograde de l'ensemble de ses armées, en retraite sur toute la ligne, le défend avec acharnement du désespoir et y place ses meilleures troupes.
L'attaque est reprise à 16 heures ; le feu ennemi l'arrête dés son débouché. La compagnie **SALZE** (11e), qui est repartie à l'assaut avec une fougue admirable, est littéralement décimée. A sa gauche, le 77e R.I. est également cloué sur place. Il ne sera pas possible d'avancer sur cette crête dénudée, pris de front et sur les deux flancs par les feux des mitrailleuses sous abris bétonnés, sans que ces mitrailleuses soient détruites.
Du 12 au 15, chacun reste sur ses positions et le terrain conquis s'organise sous une réaction violente d'artillerie et de feux de mitrailleuses.
Le 15, l'attaque est reprise par des unités américaines qui ont relevé le 77e R.I. Elles sont appuyées par des chars d'assaut, mais cette attaque est brisée comme les précédentes, tous les chars d'assaut restent sur le terrain et sont mis hors de combat. L'ennemi attache trop d'importance au pivot de sa retraite générale pour ne pas le défendre avec le plus farouche acharnement et les opérations offensives sont momentanément suspendues.

Du 8 au 20 octobre, le régiment a perdu :
2 officiers et 50 hommes tués,
3 officiers et 208 hommes blessés, 4 disparus.
Le séjour en secteur se prolonge jusqu'au 3 novembre. Relevé par des unités américaines, le régiment s'achemine rapidement vers la région de Nancy, où il doit prendre part à la grande attaque projetée en Lorraine. Il effectue de rudes étapes au cours desquelles malgré le manque d'entrainement à la marche, il fait preuve de son endurance habituelle et ne laisse pas un traînard.
Arrivé le 8 à Maron, sur les bords de la Moselle, il s'installe au cantonnement et se prépare à l'offensive projetée. Le 11 novembre, à 6 heures du matin, la nouvelle de la signature de l'armistice est connue. La dureté des conditions imposées à l'ennemi fait comprendre à tous la grandeur de la victoire. La joie est grande, elle se manifeste avec une dignité parfaite.

La guerre est terminée pour notre vaillante phalange. La lecture de cet historique forcément succinct donnera une idée de la grandeur et de la continuité de l'effort qu'elle a fourni. Jamais ne s'est manifestée la moindre défaillance. Tenace, inlassable dans l'effort, animé du plus haut esprit de devoir, discipliné, stoïque sous les bombardements, subissant avec la plus parfaite abnégation les cruelles misères matérielles, notre beau 121e a grandement honoré son drapeau.
Que tous ceux qui ont combattu dans ses rangs garderont au cœur la légitime fierté de lui avoir appartenu !

———

CITATIONS DU 121e R.I.

1° Ordre N° 196 du 10e C.A., du 18 NOVEMBRE 1916
(Transformée en citation à l'ordre de l'armée le 28 janvier 1918)

« Sous le commandement du lieutenant-colonel **BOURG**, au cours des attaques des 4 et 6 septembre 1916, a, grâce à une parfaite coordination des efforts de tous, enlevé tous les objectifs assignés à son effort, faisant preuve d'autant d'ardeur et de bravoure que d'ordre et de cohésion. Pendant une période consécutive de dix jours, sous un bombardement continu, a témoigné des plus solides qualités d'endurance et de fermeté, rejetant les contre-attaques de l'ennemi et maintenant intégralement ses conquêtes. »

2° Ordre N° 900 de la IIe ARMEÉ, du 20 SEPTEMBRE 1917

« Le 20 août 1917, sous le commandement du lieutenant-colonel **BOURG**, a enlevé le plateau de Pommerieux à l'oust de la cote 304, et progressé jusqu'au bois Canard, subissant des pertes élevées sur un espace balayé par l'artillerie ennemie, et pris de flanc par les mitrailleuses. S'est cramponné au terrain conquis, s'y est organisé malgré les plus violentes contre-attaques et a continué à progresser en serrant de plus en plus les défenseurs de la position ennemie. A participé, le 24 août, à l'enlèvement de la cote 304 et a atteint ses objectifs définitifs. Est resté sur le champ de bataille du 17 août au 30 août, faisant preuve d'une endurance remarquable. »

_____

3° Ordre N° 441 du 2e CORPS DE CAVALERIE, du 17 JUILLET 1918

« Intervenu dans la bataille le 31 mai, en débarquant du chemin de fer, après un transport en autos-camions, a maintenu intégralement le front qui lui était confié de Troësnes à Mosloy sur lequel est venu se briser l'effort des régiments appartenant aux deux premières divisions de la Garde allemande. »

_____

ENCADREMENT DES UNITÉS PENDANT LA GUERRE

_____

COMMANDANT DU RÉGIMENT

Colonel **TRABUCCO**	Du 2 août 1914 au 4 mars 1916.
Lieutenant-colonel **BOURG**	A partir du 5 mars 1916.

OFFICIERS SUPÉRIEUR ADJOINTS AU CHEF DE CORPS

Commandant	**FROMENT**.
	BASTIANI.

Ancestrami

ADJOINTS AU CHEF DE CORPS

Capitaine	**De GUILLERON.**
—	**NICOLAS**.
—	**D'ABBOVILLE.**
—	**De la POMELIE.**
—	**JANSON**.
—	**REMORDS**.
Lieutenant	**ALBISSON**.

CHEFS DE BATAILLON (COMMANDANT)

1er Bataillon	*2e bataillon*	*3e bataillon*
Commandant **BOSC**.	Commandant **BERNARD**.	Commandant **ROY**.
Commandant **GUY**.	Commandant **BARANGER**.	Commandant **LAVERGNE**
Commandant **NICOLAS**.	Commandant **KREMPP**.	Commandant **DELEVAQUE**.
Commandant **BASTIANI**.	Capitaine **GOEAU**.	Commandant **De la POMELIE**
Commandant **JANSON**.	Capitaine **REMORDS**.	Commandant **FLORENTIN**.
	Commandant **LARGE**.	

COMMANDANT DE COMPAGNIE

1ère compagnie	*2e compagnie*	*3e compagnie*
Capitaine **LAVAYSSE**.	Capitaine **BABIE**.	Capitaine **MONTEIL**.
Lieutenant **CONNE**.	Capitaine **BABIE**.	Capitaine **CLERC**.
Capitaine **RENARD**.	Capitaine **VIVIER**.	Lieutenant **REMORDS**.
Capitaine **LIOTARD**.	Lieutenant **RIOM**.	Lieutenant **CONNE**.
Capitaine **BOUILLET**.	Capitaine **GUIGNARD**.	Capitaine **TAMINAU**.
Capitaine **KIRIEL**.	Capitaine **De NEGRAVAL**.	Lieutenant **DURNERIN**.
Lieutenant **BOULANGER**.	Capitaine **GUILHEM**.	Lieutenant **OUVRARD**.
Capitaine **LEBEAU**.		

4e Compagnie	*5e Compagnie*	*6e Compagnie*
Capitaine **De LANTY.**	Capitaine **CHEVALIER**.	Capitaine **NICOLAS**
Capitaine **ENTZ**.	Lieutenant **CHABROLET**.	Capitaine **SENTENAC**.
Lieutenant **SALZE**.	S-lieut **THEBAUT**.	Lieutenant **BAYLE-St-SETIER**
1ère Cie de mitrailleuses	Capitaine **RIVAUD**.	Lieutenant **VALETTE**.
Capitaine **CONNE**.	Capitaine **SARGUEIL**.	Capitaine **BOICHON**.
Lieutenant **GAY**.	Lieutenant **ROUSSEAU**.	Capitaine **De LARMINAT.**

7e Compagnie	*8e Compagnie*	*9e Compagnie*
Capitaine **ROCHE**.	Capitaine **BARANGER**.	Capitaine **d'ABBOVILLE**.
Capitaine **JANSON**	Capitaine **RIVAUD**	Lieutenant **MARTIN**.
Lieutenant **BAYLE St-SETIER.**	***2e Cie Mitrailleuses***	Capitaine **JANSON**.
Lieutenant **PELONI**.	Capitaine **ENTZ**.	Capitaine **CHABROLET**.
Capitaine **CAPOROSSI**.	Lieutenant **BAYLE St-SETIER.**	Lieutenant **MEGE**.

Ancestram

Lieutenant **SCHERER**.
Lieutenant **VILLARD**.

Capitaine **ALEYRANGUES**.
Lieutenant **ALBISSON**.
Capitaine **PEREZ**.
Lieutenant **DUVERNY**.

Capitaine **LIOTARD**.
Lieutenant **PIVERT**.

0e Compagnie

Lieutenant **DUFAY**.
Capitaine **MAZET**.
Lieutenant **CHAZAL**.
Capitaine **SILVESTRE**.
Lieutenant **POURTIER**.
Capitaine **PIAT**.

11e Compagnie

Capitaine **LAVERGNE**.
Lieutenant **MALRAISON**
S-lieut. **MARECHAL**.
Capitaine **DAMAS**.
Capitaine **CHANARD-de-la-CHAUME**.
Capitaine **LIMOGES**.
Lieutenant **TOUGAS**
Capitaine **SALZE**

12e Compagnie

Capitaine **de la POMELIE.**
Capitaine **MARC**.
Lieutenant **CHABROLET**.
Capitaine **BABIE**.
Capitaine **Le FEBVRE.**

3e Cie Mitrailleuses

Capitaine **Le FEBVRE.**
Capitaine **REMORDS.**
Lieutenant **MARECHAL.**
Lieutenant **HIDERIO.**
Lieutenant **POURTIER.**

Ancestrami